

Concours d'écriture de la ville de Senlis



Thème 2020-2021 : Pourquoi pas ?



Remise des textes jusqu'au 13 janvier 2021
Règlement sur ville-senlis.fr/concours-ecriture-2021



Règlement

ARTICLE 1

Ce concours se déroule du **jeudi 17 septembre 2020 au mercredi 13 janvier 2021**. Il est ouvert aux collégiens, aux lycéens et aux adultes du territoire français. Une seule participation par personne est acceptée. **Le thème est : Pourquoi pas ?**

ARTICLE 2

Ecrire un texte (lettre, nouvelle, poésie, BD...) qui répondra obligatoirement aux contraintes suivantes :

1) Donner un titre qui ne soit pas celui du thème du concours

2) Commencer ou terminer le texte par : Pourquoi pas ?

3) Insérer, souligner et mettre en gras obligatoirement au moins trois des mots suivants :

croissant, transformation, ceinture, galerie, limpide, sornitude.

Le mot sornitude n'étant pas un mot du dictionnaire de la langue française, à vous de lui inventer un sens et de l'inclure dans votre écrit sans donner de définition. Le sens du mot doit se comprendre d'après la phrase ou d'après l'ensemble de votre texte.

4) Présentation de 2 pages A4 maximum, si possible imprimées en recto-verso, dactylographiées, police Times New Roman 12 pts, sans agrafe (voir modèle sur : www.ville-senlis.fr/concours-ecriture)

ARTICLE 3

Le texte anonyme et le bulletin d'inscription ci-dessous sont à rendre, sous enveloppe, entre le 17 septembre 2020 et le 13 janvier 2021.

• Pour les adultes et pour les jeunes extérieurs non scolarisés à Senlis :

Bibliothèque Municipale 1 rue Bellon 60300 Senlis

• Pour les jeunes scolarisés à Senlis :

CDI de leur établissement

ARTICLE 4

Les résultats seront proclamés le vendredi 19 mars 2021 à 19h, salle de l'Obélisque, route de Creil. Tous les participants y sont invités. Les gagnants autorisent la lecture et la publication de leur texte. Le fait de participer au concours implique l'acceptation du présent règlement.

Bulletin d'inscription au Concours d'écriture 2020-2021 de la ville de Senlis

Thème : Pourquoi pas ?

Nom Prénom

Adresse

Téléphone / / / / Email@.....

CATÉGORIE (Cochez)

Collégiens 6°-5°

Établissement :

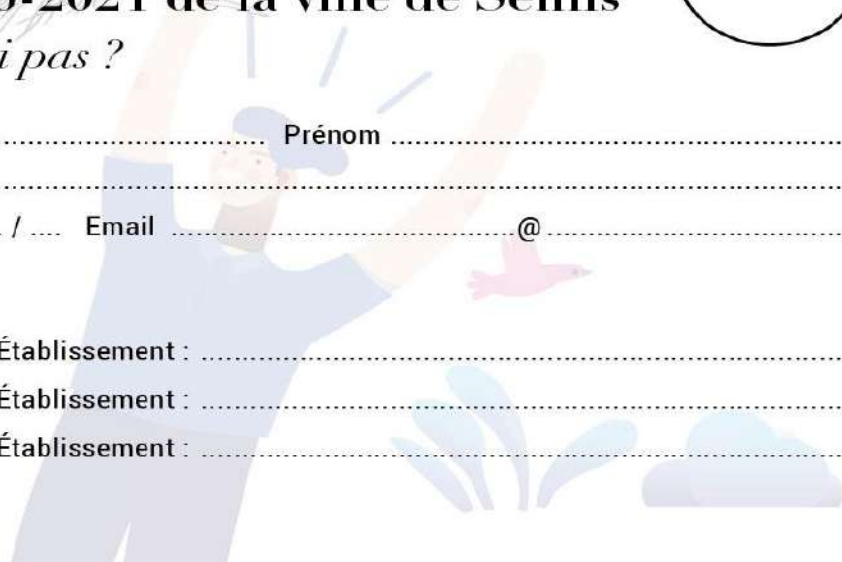
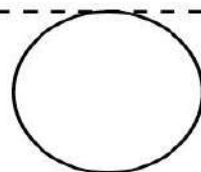
Collégiens 4°-3

Établissement :

Lycéens

Établissement :

Adultes



RESULTATS DU CONCOURS D'ECRITURE 2020-2021

JEUNES		
COLLEGE		
6e-5e	NOM Prénom	Texte
1er PRIX	DE GRANDE PUJOS Célia	Si-Trouille
2e PRIX	MARANDON Clémence	Les rêves de petits garçons
3e PRIX	LETHIELLEUX Fantine	Un monstre mal aimé
Coup de cœur poésie	DARRIBAU Clara	L'île intense
6 Finalistes	LEIRIS Liam	Le goûter
	BOULANGER Jeanne	Danse
	OKADI Lina	Pandémie
	DE JESUS CARPIO Diego	La revanche du goblin
	BARBARE Louis	La boulangerie de la Galaxie
	VERGNEAU Zoé	Confinement bis
4e-3e		
1er PRIX	CORNU Ondine	Pourquoi Alice?
2e PRIX	BERZAL Yanis	Les énigmes des arbres et le secret de la feuille d'or
3e PRIX	GAYOT Guillaume	Le tableau fantastique
4 Finalistes	HELARY Maxence	L'Armoire Enchantée
	MAILLOT Lola	Invitation au bal
	CELLARIUS Louise	Le chien de Lola
	GERARD Shana	Une autre vie
LYCEE PRO		
1er PRIX	CINEUS Mario	Le début
2e PRIX	MEREAUX Orlane	Les aventures de Ganny
3e PRIX	ZISKA Madison	Rebirthing
Coup de cœur humour	ALVES DOS SANTOS Lola	Bataille de brosses à dents
LYCEE		
1er PRIX	SIFFERLIN Maëlle	Doutes
2e PRIX	COUVEZ Lucile	Lune de sang
3e PRIX	LAPORTE Camille	Une envie d'aventure
Coup de cœur Poésie	SABATTE Jessica	Devenir
BD		
1er PRIX	REIGNIER Anaé	La guerre des présidents
2e PRIX	GOURGUE Elodie	Comme les super-héros
3e PRIX	LETRAIN Maëlle	Le vol
Coup de cœur du jury	HELARY Romane	Art contemporain
Coup de cœur du jury	LOUREIRO Timéo	La soupe magique
ADULTES		
1er PRIX ex aequo	CHOJKA Sophie	La caresse d'une rose
1er PRIX ex aequo	DEVISMES Laurent	Quel casse-tête, ce concours
2e PRIX	EGO Quentin	Essaimer demain?
3e PRIX	MANTEAU Gilles	Céleste & Basile, chamaillerie d'amoureux
Coup de cœur Policier	POPINEAU Flavien	La cagnotte à la mère Coquard
Coup de cœur Poésie	PALIGOT GRIMAL Sylvie	La tête en bas
PRIX ABS	REPPÉL Marie-Claire	Ti-Mousse
3 Mentions spéciales	RENAULT Fannie	L'étable
	BOVY Claire	Lili, petit fantôme
	CHEVALLIER Jacqueline	Il n'y aura pas d'après?
10 Finalistes	LEPOETRE Aurélien	Force d'âme
	ARMAND SCHAAR Dominique	Un homme, un vrai, de chair, de sang et de larmes
	BENASSER Lakhdar	Le potiron
	DELARUE Constance	Nouvelle constante
	BOUILLON Jocelyne	Chat noir
	FRERE Cécile	Monsieur Georges
	SCHMITT Martine	A cent ans et trois cents kilomètres d'ici
	BOTTE Raphaële	C'est, voilà, compliqué...
	JACQUIER-BARTEL Isabelle	Au clair de nos lunes
	ROLAND Jeanne	Levanah

CATÉGORIE
ADULTES

1^{ER} PRIX EX AEQUO:
SOPHIE CHOJKA
« LA CARESSE D'UNE ROSE »

1^{ER} PRIX EX AEQUO:
LAURENT DEVISMES
« QUEL CASSE-TÊTE, CE CONCOURS »

2ÈME PRIX
QUENTIN EGO
« ESSAIMER DEMAIN? »

3ÈME PRIX
GILLES MANTEAU
« CÉLESTE & BASILE,
CHAMAILLERIE D'AMOUREUX »

COUP DE CŒUR POLICIER
FLAVIEN POPINEAU
« LA CAGNOTTE À
LA MÈRE COQUARD »

COUP DE CŒUR POÉSIE:
SYLVIE PALIGOT GRIMAL
« LA TÊTE EN BAS »

La caresse d'une Rose

Ma tendre Ellie,

Comme tous les jours, mes yeux se sont entrouverts avant que le réveil ne retentisse. Dans la demi-clarté de l'aube, ma main a doucement cherché ta joue de l'autre côté du lit avant que je ne me rappelle que ce visage que j'ai si longtemps chéri n'est qu'un souvenir que je ne peux malheureusement plus caresser du bout des doigts. Je suis resté là, étendu, laissant le temps à ma vieille caboche de faire le point sur l'espace-temps. Se réveiller, c'est chose faite. Se rappeler que tu n'es plus là, idem. Le petit pincement au cœur d'être si vieux, également.

Comme tous les jours, j'ai tenté d'extraire mon être usé par la rouille du temps qui passe de ce lit me semblant si vide et grand. J'ai chaussé les pantoufles que tu m'as offertes pour mon soixante-dixième anniversaire, elles commencent à faire la tête tu sais, l'une d'elles s'est même ouverte sur le devant. Tu aurais été très fière de voir que j'ai tenté une réparation de couture, et un peu moins de constater que j'ai fini par les recoller à la glue... Je t'entendais presque me réprimander gentiment, tes yeux par-dessus mon épaule pour admirer les dégâts, mais je ne me résous pas à les jeter. Elles font partie de ma vie, comme le fauteuil dans lequel je m'assois chaque jour pour savourer mon café et mon **croissant** le matin, comme le grand miroir ébréché de l'entrée, comme toute cette maison qui, un jour, a abrité tant de bonheur, et une si belle famille.

Ce n'est pas comme s'ils m'avaient laissé croupir là dans cette coquille dix fois trop grande non plus, je ne suis pas seul, et même plutôt bien entouré... Ils veillent tous au grain pour que je ne manque de rien, il y a toujours une âme bienveillante pour m'amener aux différents festins organisés par les uns et les autres, et tout va pour le mieux ; j'aime que leurs rires envahissent l'espace ; je regarde parfois, un peu bêtement, au plafond en me demandant si, de là où tu es, toi aussi tu peux sentir la chaleur et la candeur réchauffer doucement la pièce.

Mais quand le soir tombe, quand arrive le tête-à-tête avec ma soupe, quand seul le bruit de la télé me tient compagnie, quand plusieurs jours se passent sans voir personne... là, la vie est longue...

Alors il est temps ce matin que je t'ouvre mon cœur. Quarante ans de mariage qui nous lient, ce n'est pas rien, et je dois être honnête avec toi. C'est **limpide**, je sais que tu nous as démasqués, mes banalités et moi, et que tu attends le véritable sujet, ta tête légèrement penchée sur le côté... Alors allons-y.

Accablé par cette **sornitude** qui me pesait de plus en plus, j'ai fini par me concocter un planning de tous les diables : Lundi : bibliothèque, mardi : club de bridge, mercredi : les sacrosaintes commissions au supermarché, si jamais les enfants passent goûter, et ainsi de suite. Pour ne pas perdre le fil, pour ne pas tomber en désuétude. Et au bout de quelques mardis, juste le temps de faire connaissance avec ces joueurs invétérés adeptes du Chelem, elle est arrivée. Nous étions tous dans la grande **galerie**, tu sais, celle de la salle des fêtes avec les lustres en cristal ; et la partie de cartes battait son plein, quand un petit bout de femme a passé la tête par la porte d'entrée. Elle a demandé si c'était bien ici le club de bridge, et Marc, qui n'en perd jamais une, lui a rétorqué que oui, et qu'elle était en retard.

Le silence s'est fait, un ange est passé... Elle a alors serré les deux mains sur son sac, pris une légère teinte rosée, et tourné les talons. Preux chevalier, tu me connais, je me suis levé et l'ai rattrapée en quelques pas, pour la convaincre que nous n'étions pas tous les mufles dont nous

avons l'air. Enfin sauf Marc. Elle a souri gentiment, m'a tendu son bras, et je l'ai escorté jusqu'à notre table. Et les ennuis ont commencé.

Nous avons fait connaissance, comme ça, parce qu'il faut bien débiter quelque part, et les mardis après-midi se sont enchainés. Je me suis surpris à les attendre avec impatience au fur et à mesure que les semaines passaient. Jeanne est une femme pleine de surprise, et son petit côté décalé n'enlève rien au plaisir de discuter avec elle. Je trouvais en elle une amie drôle, sincère et émotive, qu'il me tardait alors de rejoindre l'après-midi, et qu'il m'était difficile de quitter le soir venu. Et plus nous nous ouvrons l'un à l'autre, plus je m'en voulais tu sais. Je t'ai juré que je t'aimerai à la vie à la mort et mon cœur s'amourache d'une autre... Ma vie oscille entre l'euphorie et la honte, et je ne peux plus vivre comme ça. Alors je te demande la permission ; s'il te plait, si tu m'aimes, pourras-tu accepter que je finisse ma vieille vie autrement qu'en attendant de te rejoindre ? Les larmes aux yeux je viens te demander pardon, pardon de n'avoir pas su attendre dans la solitude de te rejoindre là-haut, pardon de m'être surpris à en chérir une autre, pardon que tu ne sois pas, parfois, la première personne à qui je pense le matin. Pourras-tu seulement entrevoir comme je suis désolé, et comme j'aimerai te dire tout ça, plutôt que d'étaler des pattes de mouches sur un vulgaire papier à lettres ?

Je suis tellement navré, ma chère Ellie, je n'ai pas voulu te faire de peine tu sais, je me suis laissé emporter par la légère torpeur que me procurait sa présence, et une chose après l'autre nous avons fini par nous donner rendez-vous de plus en plus souvent, connaître les habitudes de chacun, se comprendre sans se parler. Sa douce fraîcheur a rouvert des portes en mon âme que je croyais closes à tout jamais, elle m'a fait comprendre que l'avenir que je pensais tracé et monotone pouvait être une seconde vie et un renouveau ; elle a réussi, du haut de sa petite personne frêle et naïve, à me faire tour à tour pleurer de joie et pleurer de douleur, parfois même un amer mélange de ces deux sensations extrêmes. Elle a capturé mon être tout entier et m'a fait faire mille rêves dont je n'ose encore voir les contours une fois les yeux ouverts. Je voudrais tellement que tu sentes ce que je ressens, que tu comprennes mon dilemme, que tu puisses me donner ta bénédiction ou ton interdiction. Mais je sais que ce n'est pas possible. La vie n'est pas aussi simple. Cette décision n'appartient aujourd'hui qu'à moi, et j'ai dû décider, en mon âme et conscience, de ce que j'étais prêt à faire comme sacrifice. Celui de rompre ma promesse envers toi, en laissant une nouvelle chance à la vie, ou celui de finir vieux et seul, à te chercher chaque matin à tâtons dans notre si grand lit.

Elle s'est approchée de moi hier soir, et m'a ouvert son cœur tout entier. Je la regardais chercher les mots pour me cueillir, pour me faire comprendre que la vie à deux serait d'une beauté sans pareil, qu'il serait plus drôle, plus doux, d'attendre le dernier sommeil côte à côte, plutôt que chacun dans sa solitude. Je la regardais me tendre la main, à moi, sans que je puisse vraiment mesurer la chance de côtoyer quelqu'un de si pur et doux qu'elle. Je l'ai serré dans mes bras, serré si fort que j'ai dû lui faire presque mal ; je l'ai tenu tout contre moi, un bref instant qui m'a semblé des heures. Juste nous deux, dans la pénombre de la soirée, juste deux silhouettes enlacées qui n'ont besoin de rien d'autre. Son parfum flottait dans l'air et m'enveloppait de bonheur, son corps tout pressé et tremblant contre le mien. Alors j'ai pris son visage dans mes mains, comme on prélève un fruit délicat, je l'ai embrassé sur le front, plus doucement que la caresse d'une rose, et j'ai répondu « Pourquoi pas ? ».

Quel casse-tête, ce concours !

- Tu vas faire le concours de Senlis cette année ?
- Pourquoi pas ?
- Justement !
- Justement quoi ?
- Justement : « Pourquoi pas ? », c'est le thème de cette année.
- Ah oui ? Tiens, tiens ! Pourquoi pas « pourquoi pas ? », après tout ? C'est bien trouvé, je crois que je vais me lancer.
- Tu sais ce que tu vas écrire ?
- À Senlis il y a de la concurrence, il faut trouver du lourd, du surprenant, de l'original. Je pourrais essayer une nouvelle du genre fantastique. Elle commencerait comme ça :
Par une nuit sans lune, un aveugle avance dans le brouillard ; il croise l'homme invisible...
- ...et hop ! ils se dépassent sans se voir, fin de l'aventure, fin de ta nouvelle. C'est nul. Pourquoi pas l'histoire du loup daltonien et du petit chaperon vert ?
- Fais le concours, toi, si tu es si malin. Ou alors j'écris une grande saga historique et dramatique, sur plusieurs générations, avec des amours impossibles, des trahisons, des réconciliations, des rixes, des guerres intestines, des gripes intestinales...
- Tu liras bien le règlement du concours : deux pages A4 maximum. À moins d'écrire une saga minimaliste bien compressée, avec amours furtives et guerre-éclair...
- Bon, tu as raison. Et de la science-fiction ? Imaginons un futur inquiétant, dangereux, apocalyptique. Avec des caméras dans les rues, des drones, des bugs informatiques, des cyberattaques, des dirigeants corrompus, des attentats, des tonnes de plastique dans les océans, un climat détraqué. Et soudain apparaît un virus, qui déclenche une épidémie mondiale. Confinement, couvre-feu, masques, attestations...
- Non, non, non, c'est beaucoup trop invraisemblable. Et puis tu vas plomber l'ambiance, les membres du jury aspirent sans doute à plus festif, plus primesautier, plus glamour.
- Dans ce cas, prenons le taureau par les cornes, osons un conte érotique :
Clinique des Lilas, une heure du matin. Le beau docteur Alvarez et la pulpeuse infirmière Alexandra, de garde cette nuit-là, se retrouvent dans la chambre 69, heureusement inoccupée. Alvarez se jette sur Alexandra, la bascule sur le lit vide, (d'ailleurs elle aussi est livide), l'embrasse, lui arrache sauvagement sa blouse, lui mordille les...
- Tut, tut, tut, je t'arrête tout de suite : Senlis, ce n'est pas Babylone. Ils sont sympas, tolérants, ouverts d'esprit, mais pudiques. Oublie ces débordements !
- Alors un poème ?
- Vas-y, Victor Hugo, essaie !
*Infrangible cosmogonie, spumescence solitude,
Objurgation sacrée, hiératique sollicitude,
Opalescente palinodie, rupestre senlissitude,
Brasillante flaccidité et grotesque sornitude.*

— C'est vrai que ça en jette ce premier couplet, on en a plein la vue. Et puis ça rime superbement. Mais n'est-ce pas un peu pointu ? Un peu trop abscons, élitiste et torturé ? Tu devrais faire plus limpide, plus « grand public ».

— Toi, tu n'aimes pas la vraie poésie. Bon, je vais écrire une pièce de théâtre. Je suis sûr que dans les précédentes éditions du concours, personne ne l'a encore fait.

— Pourquoi pas ? Essaie le théâtre russe, c'est sérieux et raisonnablement austère. Et surtout peaufine bien les personnages, Tchekhov ! La Comédie Française te tend les bras.

— Acte I, scène I. L'action se déroule dans une framboiseraie. Deux personnages : le père, vieil homme respectable et un peu sourd, rencontre son fils.

- *Ivan Ivanovich* : Bonjour mon fils.

- *Ivan Ivanovich junior* : Bonjour père.

- *Ivan Ivanovich* : Comment ?

- *Ivan Ivanovich junior* : Je disais BONJOUR PÈRE !

- *Ivan Ivanovich* : Ah ! Bonjour mon fils.

- *Ivan Ivanovich junior* : OÙ ALLEZ-VOUS, PÈRE ?

- *Ivan Ivanovich* : Je vais bien mon fils, merci.

— Ça manque de rythme, ça ne percute pas, l'action s'enlise, pas assez fluide.

— Bon, on ne va pas y passer tout le mois, on a jusqu'au 13 janvier. Je vais composer des haïkus. Tu sais, les tout petits poèmes japonais :

Concours de nouvelles à Senlis

19 mars, salle de l'Obélisque

Pourquoi pas moi ?

— Prétentieux. Trouve autre chose ! Ce n'est toujours pas la bonne recette.

— Tiens, c'est vrai, pourquoi pas ?

— Pourquoi pas quoi ?

— Pourquoi pas une recette ? Une recette de cuisine.

— Aux fourneaux, Bocuse !

Recette du Ouaillette à la senlisienne

1) Dans un grand faitout (mais si vous n'avez pas de faitout ça ne fait rien) mélangez : cent croissants, dix rondelles d'hirondelle, neuf œufs, huit huîtres, sept cèpes et six saucisses.

2) Incorporez progressivement et délicatement : pulpe de poulpe, bulbes de bambous, tranches de tanche, quenelles à la cannelle, coulis de couleuvre, quetsches au ketchup, papillons en papillote, écailles de caille, oreilles d'abeille, haddock au manioc, monceaux de saumon, lamelles de chamelle à la béchamel, hachis de pois chiches au chèvre chaud et blinis de bretzels à l'ersatz de borchthch.

3) Pêchez ensuite une belle carpe dans la Nonette.

4) Retirez les écailles, les nageoires, les branchies, le cartilage, les vertèbres, les arêtes, la queue, la peau, les fibres, les viscères, le cœur, le foie, l'estomac, les yeux, les mâchoires, les ouïes, les œufs et le croupion.

5) Puis jetez le reste. C'est prêt.

— Bon ! Si le jury ne trouve pas ça indigeste, pourquoi pas ?

Essaimer demain ?

Il y avait cent mille abeilles dans la ruche,
Entre le pré des vaches et le gros tas de bûches.
Les milliers d'ouvrières avaient bien fort à faire,
Butinant le pollen dans les champs alentours
Depuis le vieux moulin jusqu'à l'orée du bourg,
Car il fallait nourrir les futurs sœurs et frères.

La royauté voyant que la population
Allait toujours croissant, se posa la question :
Doit-on rester ici pour une année de plus,
Ou faut-il essaimer vers d'autres horizons ?
Quand sera le moment de modifier nos us ?
Un déménagement est-ce une solution ?

Toutes les éclaireuses furent alors missionnées.
Chacune ayant un ordre et une direction :
Explorer le pays, découvrir et chercher
Tronc d'arbre ou cheminée, une nouvelle maison.
Certaines disparurent, et d'autres furent bredouilles,
Mais nombreuses revinrent heureuses de leur vadrouille.

Comparant les idées des braves exploratrices,
Un abri fut choisi à quelques heures de là
Sentant le miel séché et puis la propolis,
Dans un grand pâturage bordé de lilas :
Emplacement parfait, cerné de champs de fleurs,
Nourriture abondante sans trop de labeur.

Un jeune faux-bourdon et membre de la cour
Prit soudain la parole et clama sans détour :
"Pourquoi faut-il encore abandonner le nid ?
Et pourquoi devrait-on toujours changer de vie ?
Nous sommes bien ici et plus fort que jamais,
Notre ruche est puissante et longtemps survivrait.

Souvenez-vous l'attaque - cela fait une lune -
D'un groupe de frelons sur notre colonie.
Nous les avons vaincus, toutes ensemble comme une,
Et recommencerons pour défendre nos vies,
Notre grande demeure qui sait nous protéger.
Loin d'ici saurons nous être en sécurité ?"

L'assemblée fit silence après ces quelques mots,
Et pesa les paroles du petit insecte.
Il y avait du vrai et tous les animaux
Partageaient dans le coeur les mêmes opinions
Car ce départ soudain dans l'âme les affecte.
Mais des voix se levèrent avec d'autres raisons.

Une vieille ouvrière, ancienne nourricière,
Chargée d'expérience, vétérante de guerres
Raconta son histoire tenue d'autres aînées :
"La ruche était ainsi il fut quelques années,
Solide et imposante, colosse aux pieds d'argile,
Quand un avril trop sec détruisit notre idylle.

Le nectar se fit rare ainsi que le pollen,
Les jabots se vidèrent et nous fîmes **ceinture**.
Et quand les éclaireuses trouvaient de nouveaux champs,
Ils étaient ou trop loin, ou bien trop pauvre aubaine ;
Et des milliers d'abeilles en un mois disparurent
Car nous n'avions pas su déménager à temps.

Il faut saisir la chance quand nous le pouvons,
Avant que ne reviennent les basses saisons.
Nous avons l'occasion et l'opportunité :
Il ne faut se cacher dans la sécurité
Qui n'est qu'une apparence et ne durera pas.
Ne perdons pas de temps à demander pourquoi."

Les abeilles se turent à l'issue du discours,
Ne sachant que penser, ou bien contre ou bien pour.
Il n'y avait aucune solution **limpide**
Et chacune attendait qu'une autre se décide.
Et quand le jour suivant une moitié partit
Vers le nouvel abri, l'autre resta ici.

Jamais il n'y aura de choix miraculeux,
Qui serait unanime et viendrait sans débat,
Décision difficile et sans échange houleux,
Entre ceux du pourquoi, et ceux du pourquoi pas ?

Lorsqu'elle déboula dans la salle de bain, échevelée, je me rasais, perdu dans mes songes, au rythme latino d'une salsa cubaine que diffusait ma station de radio favorite. C'est idéal pour se mettre de bonne humeur par ces jours maussades d'automne où la grisaille monte vite à la tête...

— Tu as entendu ?

— Non, quoi ?

— Tout le monde en parle, les médias d'information sont en boucle là-dessus depuis ce matin !

— Mais de quoi parles-tu ?

— Les soucoupes ! répondit-elle, quasi hystérique.

— Quelles soucoupes ?

— Bah, les soucoupes volantes, tiens ! Tu n'as pas reçu de notifications d'alerte sur ton téléphone ?

— Il a disparu, je ne l'ai pas trouvé en me levant. Mais enfin pourquoi me parles-tu de soucoupes volantes ? Tu as mal dormi ? Attends je coupe la radio...

— Parce qu'elles ont atterri cette nuit, pardi !

Céleste m'avait déjà fait tellement de blagues de ce genre que je connaissais bien cette posture qu'elle adoptait à chaque fois qu'elle préparait ses canulars de 1er avril (ou dès que l'occasion de me berner se présentait), avec son petit air de sainte nitouche, mon adorable fausse innocente.

— Ah oui ? Et moi j'ai vu le Père Noël sur le toit ! répliquais-je, lucide et incrédule.

— Tu ferais bien, justement, de regarder au dessus du toit, grand couillon !

Elle venait de lâcher son expression favorite, celle qu'elle employait quand il s'agissait de me ridiculiser, me mettant face à mes contradictions ou bien pour me démontrer qu'elle seule détenait la science infuse, Madame le docteur en astrophysique, comme elle aimait qu'on l'appelle... Pour elle, un grand couillon lettré, de surcroît agrégé, restait de toute façon, incapable de percer les secrets de l'univers, même les plus simplistes...

— Tu penses que tu vas me faire avaler ça ? Je te connais par cœur Céleste, depuis le temps. On est pareils, toi et moi ! Pareils !

— Non Basile, conviens-en, d'un point de vue purement intellectuel, nous sommes radicalement différents ! Et je peux te le prouver quand tu veux, maintenant, si tu as cinq minutes.

— (!) Vas-y tu m'intéresses, je veux bien interrompre mon rasage matinal pour cinq minutes de spectacle.

— Par exemple, reprit-elle, on peut jouer à un petit jeu. Je prends ce dictionnaire qui traîne toujours au pied des toilettes, on se demande bien pourquoi... J'y choisis un mot au hasard et tu me réponds par un autre mot, du tac au tac, sur ce qu'il t'évoque, et ainsi de suite avec d'autres mots...

À ce stade, une compétition absurde s'amorçait.

La dernière fois qu'elle m'avait provoqué en duel, elle disait que je ne comprenais rien à la science et que j'étais incapable d'en expliquer certains concepts, ce en quoi je lui répondis qu'elle aussi ignorait tout des subtilités des Belles Lettres... La joute s'ensuivit. L'échange fut intense, les termes fusèrent. Elle décocha astroparticules, puis ondes gravitationnelles, processus stochastiques, géométrie aléatoire, physique des plasmas, liquides de spins, isolants topologiques, gaz atomiques ultra-froids, ou physique mésoscopique. Je ripostai avec anaphore, palimpseste, oxymore, métonymie, praxématique, solécisme, anacoluthie, paronomases ou hypallage. Cette fois là, le facteur, apportant un paquet contre signature, mit fin à notre bouillonnant tournoi, pourtant bien engagé en ma faveur, si vous me permettez cette opinion, certes manquant d'objectivité, je vous l'accorde...

Mais revenons à son petit jeu du matin. Après avoir ouvert une page, presque au hasard, elle lâcha son premier mot : intelligence , je répondis aussitôt, crétinisme. Puis ce fut un enchaînement de tirs croisés : arrogance... modestie, discours... écrit, limpide... opaque, transformation... permanence, ceinture... élastique, croissant...déclin, galerie... chambre, sourd... passionné, sornitude... (?), sornitude, répéta-t-elle, alors je lui servis maliboration...

— Maliboration ? Me demanda-t-elle.

— Tu m'as dit sornitude, j'en ai donc déduit que ce mot-valise était un emboîtement lexical étrange, amalgame de deux mots issus de ton cerveau torturé, résultat d'une apocope du premier terme, par troncation de la finale, et d'une aphérèse issue de la coupe du terme suivant. Pour moi ton mot-valise vient de l'assemblage de SORNETTE et de SOLITUDE. Je t'ai répondu avec maliboration, mot-valise que j'ai créé avec deux antonymes de tes mots : MALICE et COLLABORATION...

— Tu vois bien, que nous sommes des opposés, Basile. Mais attends, un petit dernier pour conclure sur nos différences, feignant d'ouvrir une page à l'aveuglette. Si je te dis amour, tu réponds quoi ?

— Alors je te réponds amour Chérie !

— Merci, moi aussi je t'aime. Et si on revenait à ma soucoupe volante sur le toit ?

— Ah parce qu'il n'y en plus qu'une maintenant ?

— Oui une, mais de taille ! Embarrassante, bloquant nos télécommunications et qui pourrait devenir un vrai problème dans les jours qui viennent. Il s'agit bien d'un drôle d'engin, couleur aluminium, d'aspect elliptique, formant un arc autour d'une source centrale d'alimentation qui semble collecter des ondes radioélectriques venant de l'espace, concentrant des signaux en un point focal et pouvant réfléchir ces ondes, émises ou captées, en les redirigeant en ondes parallèles à l'émission ou en ondes sphériques à la réception. On y distingue une sorte de coupleur, ainsi qu'un répartiteur ou un amplificateur. Et on dirait que la source éclaire entièrement la surface de l'objet qui paraît équipé d'un convertisseur de fréquence à faible bruit. Si tu ne me crois pas, viens voir...

— Oui, il est bien beau, ton bel ovni. C'est bien tenté, mais je ne marche pas...

Elle m'entraîna par le bras, moi le visage moitié rasé, moitié mousseux, torse nu et en babouches, elle, décoiffée et aux trois quarts maquillée, pour sortir sur le perron enfeuillé et me montrer, en tendant le doigt, le haut du toit.

— Alors, tu me crois maintenant ?

Regardant le faite de la maison, j'aperçois effectivement une forme incurvée grise, entre le pignon et la souche de cheminée. mais tout de suite je reconnais la chose...

— Enfin Céleste, c'est l'antenne parabolique ! Tu m'as fait tout ce cinéma pour la parabole ?

— Tu l'appelles comme tu veux, toujours est-il que nous avons un problème !

— Chérie, c'est la tempête de cette nuit qui a dû la démonter et elle est restée accrochée comme ça !

— En attendant, nous n'avons plus de télévision, si tant est que nous en ayons eu une digne de ce nom, vu son âge ; et les enfants sont au bord de la révolte !

— Je vais faire le nécessaire, quant aux enfants une petite diète de télé ne leur fera pas de mal du tout... Mais une soucoupe, une soucoupe !

— Avoue que tu m'as crue ? Toi, Monsieur l'intellectuel, le poète, le grammairien, le philosophe, le romantique, le linguiste, le tragédien, le contemplatif, l'idéaliste, l'étourdi éclairé qui ne se soucie que des hommes, avoue-le que mon histoire t'a intrigué ?

— Et toi, Madame la savante, la cartésienne, la mathématicienne, l'atomiste, l'astronome, la curieuse, la chercheuse, la pointilleuse, la scientifique, la matérialiste qui ne se soucie que des astres, c'est tout ce que tu as trouvé pour me souhaiter mon anniversaire ?

— Oh mon Chéri, excuse-moi, tiens je te rends ton téléphone, j'allais partir chercher ton cadeau... Que dirais-tu d'une télévision connectée à internet ?

— Je t'aime Céleste. Pourquoi pas ?

La Cagnotte à la mère Coquard

« Pourquoi pas ? répliqua la plus grande des deux ombres. C'est si impensable que ça ?

– Ça l'est ! s'insurgea l'autre aussi discrètement que possible. Si jamais cagnotte il y a eu, tu penses bien qu'elle en a emporté le secret dans la tombe. Pingre qu'elle était, je suis sûr qu'elle reviendrait à la vie juste pour ficher une baffe à celui qui oserait toucher à ses richesses.

– Oh, cagnotte il y avait, mon cher Canard. Et cagnotte il y a encore. Son message est **limpide**. »

Un lampadaire soudain posa un trait de lumière sur les deux interlocuteurs. Le plus grand, une expression de désinvolture assurée sur le visage, surplombait le trottoir de son impressionnante carrure. Le plus petit, lui, fit volte-face et lança un regard soupçonneux au fond de l'avenue déserte.

« La discrétion n'est vraiment pas ton credo, le Taureau, chuchota ce dernier en resserrant son nœud de cravate. Même avec nos pseudonymes, tiens-tu réellement à annoncer sur les toits que la Ménagerie de Sèvres débarque dans le patelin ronflant de Senlis, Hauts-de-France ?

– Que le public soit au courant ou non, ça n'change rien, fit crânement celui nommé "Taureau". Eux n'ont pas les instructions pour la cagnotte à la mère Coquard.

– Et toi non plus, le Taureau ! Tu crois sincèrement qu'Octavie Coquard, la terreur d'Issy-les-Moulineaux, la bouchère du Sud parisien, la responsable du coup de la postale de 2005, la mamie qui de sa vie n'a jamais mis l'arpion hors du Grand Paris, serait venue jusqu'en Picardie pour cacher un pactole dont l'existence même est discutable ? Laisse-moi rire. Si tu n'm'avais pas payé d'avance artiche sur table, je serais déjà au chaud dans le train du retour. »

Et, alors que le plus petit des deux hommes refermait son col de manteau en une démonstration du froid qui régnait sur la rue plongée dans l'ombre, l'autre s'arrêta net. Le Canard continua quelques mètres sa course, puis retourna finalement vers son compagnon un regard interrogateur.

« Tu m'laisse pas tomber, le Canard, s'écria ce dernier. Je t'ai payé, j'ai besoin de toi ! C'est toi qui l'dis toujours : "Le lien le plus fort, c'est celui du pognon." Tu m'laisse pas tomber !

– Oui, le Taureau, bâilla l'autre. J'ai été rémunéré, l'échange de bons procédés peut se poursuivre.

– Tu m'rassures. Parce que, j'ai beau être sûr de mon coup, ce genre de rébus c'pas mon enclos. »

Le silence s'installa entre les deux hommes. Ils traversaient de leur démarche désinvoltée un petit rond-point coquettement décoré d'une grande statue de cerf, quand le Canard reprit la parole.

« Et qu'est-ce qui te fait dire qu'il lui restait tant de pognon que ça, à la mère Coquard ?

– Ben, comme tu dis, c'est elle qu'a récolté le butin du coup de la postale de 2005. Ç'avait été estimé à combien, à l'époque ? Un million ?

– Pour un million cinq réglos de croûtes. Moitié moins que ça au marché noir. Un Renoir parmi le lot, si ma mémoire est bonne.

– Et tu l'as déjà vue faire des extravagances ? »

Le Taureau, les mains dans les poches, planta son regard dans le côté de la tête de son comparse, comme s'il venait de lui servir un argument totalement irréfragable. Le Canard déglutit, mais garda son propre regard braqué devant lui.

« Bien sûr que non, répliqua-t-il finalement. Elle avait beau être folle, elle était pas écervelée. Il fait pas bon bafouer le fisc.

– Et donc où tu penses qu'elle a écoulé l'argent de la postale ? répliqua le Taureau.

– Mettons, admit le petit homme en costume, qu'elle ait été riche comme un politicien véreux. Pourquoi pas. Mais pourquoi toi ? C'a pas d'sens. Elle te lègue quelques mots énigmatiques et tu crois au trésor, mais tu sembles oublier que c'était pas la dernière des blagueuses, la Coquard. Un humour particulier, pas du genre à amuser la **galerie**, mais une drôle. Alors tu penses bien que si elle te promet la richesse dans son testament, ça n'peut que signifier sa pauvreté.

– C'est pas faux qu'elle était marrante, à sa façon. Tu te souviens quand elle avait énucléé Boris le Non-Voyant après sa désertion ? Juste pour l'ironie. Elle lui avait même fauché ses lunettes de soleil en véritables écailles de dinosaure. T'en as pas besoin, qu'elle a dit. Un cadeau d'un cheik, que c'était. »

Le Canard acquiesça gravement.

« Elle s'en était pas remis de la semaine, opina-t-il. Tordue comme un linge.

– Mais ça veut rien dire, continua le Taureau. Ça peut être de la double ironie. Comme tu dis : tordue.

– Je parlais d'un autre genre de torsion, mais admettons, pourquoi pas. Mais alors pourquoi Senlis ? Tu la vois burlinguer jusqu'ici, au crépuscule de sa vie ?

– Elle avait les jumeaux, pour ce genre de sale boulot », répliqua le Taureau.

Son acolyte retroussa les babines.

« Les jumeaux. Ils deviennent quoi d'ailleurs, les poussins ? Tu crois qu'ils arrivent à trouver le supermarché, sans les indications de la mère poule ? C'est qu'ils seraient capables de crever de faim. »

L'homme à la carrure de bœuf lança un rire bref.

« Et la question reste, reprit le Canard. Pourquoi toi, en particulier ? Je lui envoyais des chocolats pour chaque étrenne, moi. J'aurais tout autant que toi mérité sa générosité d'outre-tombe.

– Elle aimait pas le chocolat. »

Levant la tête vers son compagnon, le petit homme en costume plissa les yeux.

« Et comment tu saurais ça, le Taureau ?

– Facile, elle me refilait les tiens quand j'allais lui porter ses mots croisés du dimanche. J'peux même te citer son cruciverbiste préféré. Georges Perec. Rien qu'il le fait qu'je sache le nom... »

Les yeux du petit homme s'écrouillèrent davantage, mais il resta muet.

« Admettons, grommela-t-il finalement. Pourquoi pas. Tout ça n'explique pas pourquoi Senlis. Tout ce que tu vas trouver, c'est un gros pactole de déception, le tout pimenté par ma rémunération forfaitaire. Il fait pas bon espérer, dans notre occupation, le Taureau.

Le visage du Taureau s'assombrit, et le silence s'installa entre les deux hommes. Le grand regardait à présent droit devant lui, muet comme un tombeau, tandis que l'autre tentait d'ignorer l'atmosphère glaciale qui leur était tombée dessus.

Ils arrivèrent bientôt à leur objectif : un grand portail donnant sur une allée bordée d'ifs. Sans mot dire, mû par l'habitude, le Canard fit apparaître un kit de serrurier. Plaçant d'une main experte la barre de tension dans le bas de la serrure, il enfonça le crochet, à l'aide duquel il enclencha une à une chaque goupille du mécanisme de verrouillage.

« Après vous », fit-il dans un sourire tordu en actionnant la poignée du portail.

La plaisanterie manqua le coche et partit mourir dans le ciel de l'ersatz d'allée toscane. Les deux ombres continuèrent leur route, parvenant finalement aux restes envahis d'herbe d'une arène romaine.

« C'était plus impressionnant sur les photos, remarqua le Canard. Et pas d'arbre solitaire, ni de structure en bois à l'horizon... » Devant le silence de son comparse, l'homme endossa un ton plus diplomate : « Fais pas la tronche, Taureau. L'espoir est pas encore mort... Refile son message. »

Le géant tranquille grimaça.

« Je fais pas la tronche. » Il enfonça la main dans sa poche intérieure, dont il extirpa un papier chiffonné. Il lut : « “Au minuit de la prime gibbeuse, au berceau du café Napoléon, rejoins le saint ami des bêtes. L'ombre du bois indiquera la jolie fleur chère à mon cœur.” J'y capte toujours rien, donc à toi de jouer, le Canard. » Dévoilant son poignet, il ajouta : « Et il est moins dix, donc magne.

– La lune gibbeuse, soupira l'autre, c'est le contraire de la lune en croissant, récapitula-t-il pour rafraîchir sa mémoire. C'est quand elle est renflée, comme maintenant. On en est à la première gibbeuse depuis la nouvelle lune. Le café Napoléon, c'était un peu plus compliqué, mais c'est la chicorée. À cause du blocus continental de 1806, bien sûr. J'ai eu de la veine de tomber sur les recherches de la société historique du coin, puisqu'apparemment c'est ici que siégeait le premier torréfacteur de chicorée de France. Et du coup on arrive au saint ami des bêtes. Je pensais que c'était une blague douteuse à la Coquard pour parler des arènes, genre martyrs chrétiens lâchés aux fauves romains, tout ça, mais je commence à douter. À moins que... Attends, le cerf ? »

Le temps que le Taureau lève le sourcil, le Canard avait déjà tourné les talons. Revenant sur leurs pas, les deux hommes traversèrent une vaste place surmontée de tilleuls cyclopéens, remontèrent une rue tortueuse, puis une fête foraine endormie, et ils arrivèrent bientôt au premier rond-point qu'ils avaient traversé.

« Cette statue de cerf est vouée à un saint local, qui paraîtrait-il s'amusait à faire la messe à la faune environnante. Saint Rieul de son nom. Et là, le “bois” de l'énigme prend tout son sens. Voyons voir... »

Dans le ciel, la lune replète projetait une puissante lumière blanc néon. Au sol, les deux bois du cerf de métal se superposaient parfaitement sur un graffiti à moitié effacé en fleur de lys. Sans hésitation, porté par le fol espoir revenu, le Taureau se précipita à terre. Après un instant de fouille, il localisa un anneau sur lequel il tira fermement. Le sol s'entrebâilla dans un raclement sourd.

Là, sous deux paires d'yeux fatigués mais ébahis, la trappe révéla une cavité précédemment invisible pratiquée à même le bitume. À l'intérieur, parmi des liasses de billets et des Louis d'or, un tableau figurant un bouquet de roses gisait, griffé « Renoir ». À son côté, une paire de lunettes écaillées, quelques pépites d'or, un diamant, et une serviette autographiée par Georges Perec.

« Alors, le Canard, fit le Taureau d'un sourire dentu, tu persistes à me servir des “Pourquoi pas” ? »

LA TÊTE EN BAS

Pourquoi pas la folle allure d'une écriture, son altitude ?
Pourquoi paratonnerre, parapluie, paradis, parachute ?
Pourquoi pas Vol de nuit, pourquoi pas Saint Exupéry à la margelle de mon puits ?
Pourquoi lire, pourquoi pâlir, pourquoi nourrir les hirondelles ?
Pourquoi concours et pourquoi pas concourir ?
Pourquoi tout ça pêle-mêle ?

Pourquoi pas je, pourquoi pas jeu ?
Pourquoi parier, sur qui, sur quoi ?
pourquoi pas croire et pourquoi pas sauter le pas ?
Pourquoi pas si, pourquoi pas ça et pourquoi ça dérape ?
Pourquoi passent les cigognes et pourquoi loin s'en faut ?
Pourquoi Saturne et ses anneaux, pourquoi des ronds dans l'eau ?

Et pourquoi pas le Pourquoi pas, ce fier trois mâts
Glissant silencieusement sur la galerie des glaces ?
Et Pourquoi pas les trois rois mages traversant la Nonette à la nage ?
Pourquoi pas l'un, pourquoi pas l'autre, pourquoi limpide, pourquoi Lautréamont,
Pourquoi pas dissection rimant avec transformation,
Pourquoi table ou parapluie ? (mais ce mot là est déjà dit !)

Et pourquoi pas la tête en bas ?
De son trapèze, la femme-oiseau d'un seul regard te cloue d'amour,
Ton cœur est un croissant tout chaud, il exhale des mots sens-dessus-dessous,
C'est à toi qu'elle envoie sa ceinture dorée incrustée de baisers
Et tu crois la saisir,
Et pourquoi pas le bonheur à portée de ta main ?

Et pourquoi pas un mot de folle allure et d'altitude
Tombé en mille étoiles d'un ciel de chapiteau,
Un mot qui se balance et vient moquer le sort,
Un mot qui roule le tambour de la fête, un mot forain, un mot de foule et de délire ?
Et pourquoi pas ce mot, tu l'entends ? Sornitude !
Il s'invente à pas-de-géant, en latitude ou longitude à la recherche d'un lapin blanc,
Écoute ce mot-valise à emporter le vent !

Et pourquoi pas ce mot, admis au dictionnaire un jour de gui l'an neuf et cocottes en papier, de celles qui bâtiraient leurs nids dans des pages envolées, ce mot de folle allure et d'altitude, sans boussole, aussi vaste qu'un océan, ce mot-rêve qui contiendrait à lui tout seul un fol espoir et tous nos «Pourquoi pas ?»

CATÉGORIE
ADULTES

PRIX ABS
MARIE-CLAIRE REPPÉL
« TI-MOUSSE »

MENTION SPÉCIALE
FANNIE RENAULT
« L'ÉTALE »

MENTION SPÉCIALE
CLAIRE BOVY
« LILI, PETIT FANTÔME »

MENTION SPÉCIALE
JACQUELINE CHEVALLIER
« IL N'Y AURA PAS D'APRÈS? »

Ti-Mousse

Encore un matin blanc de ce Cyclone-Covid. Encore un matin creux de ce re-confinement sans fin. J'émerge à peine - avec peine - d'un sommeil vaseux. Je m'arrime à ma bouée-ordinateur, et dérive sur une flopée de mails. Soudain, ton nom jaillit des profondeurs : Mousse ?!

Comment est-ce possible ? Une lame venue de très loin m'aspire dans un tourbillon sans fond. Je m'encorde de mes draps. Mousse ? C'est toi ? J'y crois pas... Et pourtant ... Pourquoi pas ?! Après tout, tu as toujours été le plus fidèle des fidèles. Incrédule, je plonge vers ton message, tout droit venu du passé.

Salut Cap'taine !

On traverse une fichue corona-tornade, cette fois. Je pense à toi dans cette galère : l'enfermement, l'angoisse, on connaît bien tous les deux. Depuis tous petits.

Tu te rappelles notre rencontre ? Moussaillon borgne, j'étais noyé au milieu d'une cargaison de peluches à jeter. Abandonné, je tendais mes bras dans le vide, tu as crocheté ma ceinture rapiécée et m'as repêché. Ta mère attendait un bébé, elle ne pouvait plus te porter, il te fallait des bras, tu m'as pris dans les tiens. On est devenus inséparables.

On en a passé des heures, reclus tous les deux, à jouer dans ta chambre-vaisseau, en Seigneur de l'Océan et de l'Univers, à chercher nos repères la nuit dans la danse des étoiles ou dans les sourires croissants de la Lune.

Quand il fallait faire face au jour - et escale à table - tu me forçais à engloutir ton poisson pané. Ton verre débordait souvent, tu adorais faire nager des miettes-poissons dans l'eau limpide des petites flaques que tu créais. Lorsque ton artilleur de père te rappelait à l'ordre, tu caftais « C'est Mousse » ! Pourquoi moi ? J'étais ton Mousse... Alors pourquoi pas ? J'écopais toujours pour toi.

Et puis il a fallu que tu quittes notre vaisseau pour le monde de l'école. Je n'avais pas le droit de te suivre dans ce voyage. Aussi a-t-on conclu un pacte : je me suis rendu invisible, et tu m'as glissé sous ton ciré. On n'allait tout de même pas nous séparer.

Dans l'océan des grands, tu étais un petit Piou, les pirates féroces te terrifiaient. Pendant les récréés, tu restais sur ton ilot. Tu épiais les bagarres des flibustiers que tu me narraï. Parfois la maîtresse te demandait à qui tu parlais, mais sans attendre de réponse, elle t'enjoignait d'aller jouer avec tes camarades. Les gredins te renvoyaient toujours dans tes cordes.

Leur sordide sornitude te rabattait, inexorablement, au fin fond de ta tristitude.

Quand le soir, enfin, on accostait au ponton de la maison, on reprenait nos aventures de héros de chambrée. Tour à tour corsaires de ton île-bureau, naufragés sur ton lit-radeau, ou réfugiés dans notre grotte-armoire, nous étions les aventuriers de ta galaxie camouflée.

Te souviens-tu de notre serment de loyauté éternelle, scellé par le sang ? J'en ai encore la trace vermillon au creux de mon poignet élimé.

Mais tu as grandi, tes copains se sont moqués de notre équipage, j'étais devenu un boulet, tu m'as relégué en fond de cale.

Et puis, il y a eu ton débarquement au collège, juste après un déménagement. Ta mère attendait un autre moussaillon. Tu m'as retrouvé flottant sur un carton, et tu m'as harponné en douce. On s'est réfugiés sur ton lit rafiote, et là, tu as déversé des torrents de stress, désespéré d'avoir encore échoué dans une nouvelle jungle. Tu te sentais perdu au milieu de ces gorilles qui arboraient leurs quelques poils hirsutes au menton. Face à cette faune sauvage, tu avais besoin de ton assistant dompteur.

Ces babouins ne cessaient de te bousculer : ce jour-là, suite à une béquille, tu t'étais vautré au sol. Tu m'as montré tes mains écorchées. Paume contre paume, nos sangs se sont à nouveau mêlés.

Toutes les années de collège, tu t'es confiné pour échapper à la virulence du monde et des autres. C'était douloureux, et rassurant. Oui, confinés, on connaît bien cet état, tous les deux. Mais dans nos rêves d'aventure, tu as puisé la force d'affronter le réel. Quand tu as enfin raccroché le lycée, je t'ai suivi, crocheté à ta ceinture, invisible. Tu étais brillant, tu es devenu capitaine de bord, un titre qui t'était destiné.

Dans le roulis de tes déménagements et voyages successifs, tu m'as toujours embarqué dans ton coffre au trésor. Et oui, je dors encore au fond de ta vieille mâle. Enfermé, comme toi.

Ton ami de toujours, Ti-Mousse.

Ton nom reste bloqué dans ma gorge nouée. Je t'appelle en vain. Je hurle plus fort. Du fond de mon sommeil, je m'entends crier : Mousse ! Encore engourdi, je cours te repêcher à la cave. Je retrouve enfin des amarres. Je respire ta poussière iodée, je te serre fort, toi mon meilleur ami. Imaginaire, peut-être, mais le plus fidèle, ma bouée au creux de mes tempêtes, l'arme la plus secrète de mes batailles : la rêverie de l'enfance à la rescousse de la folitude du monde, l'ami face à l'adversité de ce « conard-virus », l'imaginaire en résistance devant la sornitude du réel... Pourquoi pas ?

L'étale

« Tu devrais vraiment déposer ton manuscrit chez un de mes amis qui est éditeur. Je lui ai parlé de toi et de ton travail. Il est temps que tu regardes dans d'autres directions. Appelle-le de ma part. Prends rendez-vous avec lui. Rencontre-le. Vas-y. Fonce. Ose ».

Et pourquoi pas ?

Oser. Oser. Oser. N'est-ce pas le mot que je me répète chaque matin comme s'il était doté d'un pouvoir magique qui permettrait d'attirer la chance et de changer le cours du fleuve de ma vie, ô combien trop tranquille.

Je patiente gentiment dans ce joli salon de réception cossu. J'aime cette pièce très cosy à la décoration soignée. Cette cheminée monumentale au linteau de pierre calcaire sculpté est majestueuse et affirme tout le cachet de cette bâtisse bourgeoise caractéristique de cette cité médiévale. Cette magnifique et imposante armoire normande me rappelle celle de la ferme dans laquelle j'ai grandi. Ces somptueux rideaux pourpres en velours épais encadrent ces très hautes fenêtres, qui laissent entrer ce soleil si généreux aujourd'hui, et répondent au canapé moelleux de la même couleur. J'ai toujours rêvé d'un canapé en velours rouge dans lequel je pourrais littéralement me vautrer. Pour tromper ma timidité, je fais quelques pas sur les tomettes rouges parfaitement cirées en me concentrant sur cette galerie de photos placées avec une exactitude troublante.

Cette photo agrandie et éclaircie à l'extrême capte mon attention. Je reconnais immédiatement Saint-Malo. La plage de Bon Secours, sa piscine d'eau de mer, son fameux plongoir de style art déco. Quelle coïncidence ! C'est la plage de mon enfance, celle de mon premier amour, celle des premières baignades de mes enfants, celle des dernières balades dominicales avec ma maman, et celle sur laquelle j'ai décidé de quitter mon mari. Cette plage de l'insouciance, des châteaux de sable, des rêveries allongées sur le sable chauffé par le soleil, celle des beaux étés ensoleillés qui donnent la peau toute dorée. Celle aussi des doutes, des inquiétudes, de la solitude, de la vérité. Celle des grandes décisions, celle des grands moments. Cette plage où je me suis assise si souvent pour observer le jusant et le flot ou pour fixer si longuement la ligne d'horizon si lointaine. Cette plage tant aimée et si maudite. Celle où je rêve de retourner.

Ce tirage est saisissant. Il est tellement éclairci qu'il offre à ce paysage une toute autre couleur. Le vert anis des algues, le jaune pâle du sable, l'orangé discret des rochers modifient complètement ce paysage si familier. On dirait une véritable bulle de bande dessinée crayonnée avec des pastels.

C'est marée basse. La mer est complètement retirée. Les rochers sont largement découverts. Les baigneurs sont nombreux et profitent à l'évidence de ce plein été. On perçoit l'atmosphère légère des vacances estivales. Il semble souffler dans les voiles des quelques dériveurs un joli vent de l'été. Comme il serait bon aujourd'hui de profiter de cette piscine de mer par cette chaleur étouffante !

Cette autre photo joliment encadrée est posée précisément sur un élégant secrétaire. Le tirage sépia intensifie la poésie incroyable qui se dégage de cette photographie. Une femme torse- nue

est allongée sur un lit parsemé de quelques feuilles jaunies. Sa main droite repose légèrement entre ses deux seins. Quelques lignes écrites à la plume me laissent songeuse. « Je ne sais plus pourquoi ces heures étaient parfaites mais je me souviens qu'elles l'étaient ».

Eh bien moi, je sais à présent pourquoi ces heures étaient parfaites. Parce que c'était l'heure tout simplement.

L'heure de ce soleil au zénith qui illumine la spontanéité, la fraîcheur, la timidité et une certaine pudeur. L'heure de se laisser aveugler par cette lumière qui place dans l'ombre la peur, le doute, la méfiance et la maladresse.

L'heure de l'étales où la mer s'autorise un moment de répit avant de reprendre sa danse du flux ou du reflux dans son bal incessant des marées. L'heure de ce moment suspendu et paisible entre deux marées où le courant est nul et permet le calme absolu.

L'heure où la marée descendante a emmené avec elle tous les chagrins, toutes les blessures, toutes les rancœurs et toutes les peurs. L'heure où la marée descendante a englouti dans les profondeurs de l'océan, toutes les vagues déchirantes, violentes et destructrices de ces tempêtes intérieures.

L'heure où la marée montante donne aux vagues l'envie de regagner pas à pas gentiment le rivage. L'heure où la marée montante encourage les vagues à venir caresser la digue sur laquelle les promeneurs fixent pendant des heures la ligne d'horizon de l'océan.

L'heure de laisser s'exprimer un quelconque pourquoi pas.

Un pourquoi pas **limpide** et clairvoyant qui donne l'envie d'un dîner qui donne l'envie d'une soirée qui donne l'envie d'une nuit qui donne l'envie d'une autre nuit, d'une semaine, d'un mois et d'une autre année.

Un pourquoi pas généreux et miraculeux que je remercie religieusement à cet instant.

Un pourquoi pas ensorcelant et magicien qui permet la **transformation** de la **sornitude** en majesté cendrillonnesque.

Un tendre et délicieux pourquoi pas qui m'offre des matins câlins sans trop de pourquoi.

Un discret et timide pourquoi pas suffisamment rock and roll pour nous donner l'envie d'aller danser sur le sable mouillé.

Un pourquoi pas souriant et rieur qui m'a encouragée à franchir le pas qui mène jusqu'à toi.

Un malicieux et singulier pourquoi pas qui, avec toi, me fait sourire à tellement d'autres soirs et matins, pourquoi pas ?

Lili, petit fantôme.

Lili traverse la **galerie**. Pas feutrés des pieds nus sur le marbre. Est-ce du marbre ? Un vent léger la traverse, galerie et Lili. De sa bouche s'exhale un souffle, rose sombre. La nuit est sage et douce. Lili s'en va en guerre contre les vivants. Mais ici il n'y a que des ombres et au mieux des sculptures. Lili se met à grandir gonflée par le vent, et elle flotte au-dessus du sol maintenant, portée par lui. Les pieds nus s'effacent sous la robe blanche, trop longue, toujours trop longue malgré les ourlets refaits le jour, malgré la croissance nocturne, malgré la **ceinture**. Il n'y a pas de vivant ici. Ces sculptures encore et encore, un bras arraché à la pierre, un buste, un éphèbe ridicule, une femme qui regarde ses fesses. Si, il y a Niké. La Victoire. Fille du Styx et de Pallas, terrifiante et violente, le mélange limpide du fleuve des morts et du géant. Lili volette autour de Niké. Elle soulève maintenant les pans de sa longue robe pour voir ses pieds nus. Elle les habille d'une paire de Nike. La voilà « nikée », la voilà presque déesse. Lili s'ennuie. Elle s'assoit sur le grand escalier que deux lions encadrent, majestueux comme il se doit, indifférents. Elle regarde ses baskets et elle voudrait bien pleurer. Elle s'en fiche de porter des chaussures, elle s'en fiche de ressembler à des vivants, ils l'ont oubliée. Lili, âme en peine, âme errante. Partir. Parcourir les collines. Se laisser emporter par le vent qui s'efforce d'être vent. Disparaître. Lili s'envole. En route pour Capodimonte ! Rendre visite au Caravage, au tableau qui raconte sa tristesse. Lili s'arque au ciel, aux nuages, griffe les étoiles. Lili hante Naples, Lili voudrait bien se reposer. Elle ne ressemble à presque rien, un souffle rose, une robe vaporeuse, une paire de baskets, une douleur qui la rend haineuse, un crâne vide. Et l'oubli de la chair, des bras de sa mère, de la main de sa petite sœur dans la sienne. Cela fait si longtemps, si longtemps. Assise dans l'antre noir du Musée qui accueille la Flagellation du Caravage, elle plonge son regard dans les clairs obscurs, elle s'attarde sur le visage de l'homme qui souffre, l'homme divin, l'homme qui cessera de souffrir. Lili. Fantôme perdu. Qu'espérer ? Comment devenir ? comment s'apaiser ? comment déchirer l'attente du repos ? Comment partir ? comment cesser d'être pauvre de tout, même dans la mort ?

Le regard de Lili advient un peu dans la contemplation de la toile, des yeux verts **limpides**. Puis le regard s'efface.

L'aube vient. Le souffle rose se dissipe. Les fantômes sont sans couleur. Les premières lueurs la ramènent au cimetière. Au pied de la colline de Capodimonte, Lili retourne en enfer. Le quartier de la Sanità est son tombeau. Et les âmes des gueux hurlent au jour.

Lorsque Louise approche du cimetière des Fontanelle, elle frissonne malgré la chaleur. La mort à ciel ouvert. Le guide raconte la grande peste de 1656. « La mort à Naples côtoie sans cesse la vie, sur le seuil du quotidien, le sacré s'éveille et ses mystères, c'est ainsi, c'est étrange. La vie et la mort s'enlacent en tout lieu ». La familiarité s'installe pourtant, évidente, la vie et la mort dansent sur la même terre. Des files de crânes, « anime pezzentele », des âmes de gueux. Un purgatoire. Louise n'écoute plus. Elle fixe un petit crâne, un crâne d'enfant sans doute. Elle le regarde et croit entendre un appel. Elle sait que c'est une petite fille : « Lili ». Le guide reprend : il est possible d'adopter l'un des crânes pour lui rendre sa dignité, le libérer du purgatoire. Sans contrôler ses gestes, Louise dénoue le foulard qui protège sa tête. Délicatement elle y dépose la tête de mort. Elle écrit « Lili », son nom, la date, premier Novembre 2020. Chaque jour de son séjour la ramènera auprès de l'enfant, elle apportera des fleurs, elle priera pour le repos de son âme. Le crâne parfois suinte, elle l'essuie, elle le caresse. Bien sûr c'est délirant, bien sûr elle n'a pas le pouvoir de libérer cette enfant. Et oui, elle parle à ce mort, elle l'entoure, elle s'en charge. « Si au cours d'un rêve cette âme perdue apparaît à son parrain ou sa marraine et lui raconte sa vie cela signifie qu'elle a accepté l'adoption et sa **transformation** vers l'au-delà. » Les guides sont-ils tous aussi imaginatifs ?

J'ai 9 ans. Je suis Lili, je suis Chiara, comme tu voudras. Ma petite sœur jouait avec des cailloux ...

Louise se réveille. Son avion décolle dans trois heures. Les larmes noient son visage, elle est heureuse. Ce rêve, cette petite fille. Sa libération J'ai adopté un crâne. On adopte bien des mecs sur des sites. J'ai recueilli une vie lointaine, le chant de l'histoire. Une passerelle avec la plus improbable irréalité s'est construite. Pourquoi pas ?

IL N'Y AURA PAS D'APRÈS ?

C'était une époque paisible. Dès les premiers mots, les paroles tombées de l'Olympe étaient mensongères : on n'était pas en guerre. Sans les stries des avions, le ciel, par dessus les toits, était magnifiquement bleu, et si calmes les rues sans voitures. On perdait l'habitude du bruit. Le printemps éclatait dans toute sa splendeur. De jour en jour on voyait pousser les feuilles aux arbres, derrière la vitre. Chacun était enfermé chez soi, assigné à résidence, mais, non, on n'était pas en guerre : pas de bombardements, pas de tirs de mortier, pas de snipers embusqués sur une terrasse ou derrière un pan de mur. On n'était pas en guerre mais un danger invisible, impalpable, abstrait rôdait dans les espaces publics. Il n'y avait pas encore de couvre-feu, mais les réverbères s'éteignaient avant dix heures le soir. On parlait d'état d'exception. Pendant des semaines et des semaines, à longueur de journées, étaient diffusés sur les ondes des messages d'alerte afin qu'on n'oublie pas – des fois qu'on oublierait – que, même invisible, impalpable, abstrait, le danger restait tapi dans la clarté. Une menace insaisissable pesait sur chacun, empêchait de penser. Obsédant, assourdissant, abrutissant, c'était l'unique sujet de conversation, l'unique question d'actualité, l'unique information dispensée sur tous les postes. On se réveillait avec ça, on se couchait avec ça. Ça envahissait tout l'espace. Pourtant c'était loin, insaisissable, irréel et, malgré soi, une anxiété diffuse se nichait au creux du ventre, imperceptible mais présente, qui silencieusement minait le moral. Un malaise inanalysable, une fatigue sans raison pesaient sur les corps et les esprits.

C'était une époque violente. Loin, ailleurs, des liquidateurs sans protection tentaient d'éteindre le feu. Loin, ailleurs, la mort était à l'œuvre. Tous les jours, les radios égrenaient le nombre des victimes. On ne pouvait y échapper. Mais les familles n'assistaient pas les mourants dans des établissements clos, elles n'enterraient pas leurs morts. Ce devoir immémorial était interdit. On assistait impuissant au renversement des lois naturelles et anthropologiques : rares étaient ceux qui osaient dire qu'il est normal de mourir un jour, qu'il n'est pas scandaleux de mourir vieux, mais que laisser les morts sans sépulture est proprement inhumain. Même Antigone s'en trouvait tétanisée, en état de sidération. Terré, on était prié de se taire. On oscillait entre rage et résignation. Toute révolte était confisquée. Les gens de l'Olympe appelaient à l'union sacrée et à l'enfouissement des querelles. Après des mois et des mois où ils avaient débordé dans la rue, les vêtements jaunes, les chiffons rouges et les banderoles vertes se trouvaient rangés dans les placards. On pouvait voir à l'œuvre, en mode mineur, l'installation d'un régime totalitaire fondé sur la peur. Le peuple, maté, atomisé, désintégré, enfin faisait silence. Et les gens de l'Olympe tressaient des couronnes aux blouses blanches, à ceux-là mêmes, ces héros, qu'ils méprisaient hier. Qu'éventuellement ils faisaient gazer et tabasser.

C'était une époque despotique. Pour pouvoir mettre le nez dehors, on se signait à soi-même une autorisation de sortie du territoire familial. Il était interdit de se promener en forêt, de courir, de rester dehors plus d'une heure. Il ne fallait quand même pas qu'on puisse trouver du plaisir en un moment pareil ! Les racketteurs en uniforme vous attendaient au coin du bois. Les agents de l'ordre appliquaient avec zèle des consignes stupides, ajoutant leur propre bêtise à l'imbécillité des instructions qu'ils avaient reçues. Ils décidaient de ce qui était essentiel et de ce qui ne l'était pas, fouillaient votre cabas, en ressortaient une **ceinture**, un paquet de biscuits, des **croissants** surgelés, une boîte de crayons de couleur. Selon leur humeur du moment, ils infligeaient des amendes pénales pour des infractions qui n'en étaient pas et sanctionnaient l'exercice du droit élémentaire d'aller et venir et de choisir ses achats. Les bourgeois se faisaient contrôler, interpeler, verbaliser et – les injures et la violence physique en moins – découvraient l'arbitraire policier que vivaient les banlieues dans les temps ordinaires. Eux-aussi subissaient la jouissance sadique de ceux qui détiennent un quelconque

pouvoir sur la vie des autres. Se vengeant de leurs propres frustrations, des gens à leur tour leurs rideaux surveillaient leurs voisins et les dénonçaient.

C'était une époque invraisemblable. Dans les rues, les magasins, on s'éloignait les uns des autres, on s'écartait de ses voisins, de ses amis. Arrêtées les embrassades ! On se mouchait dans sa manche. Les grands-parents ne voyaient plus leurs petits-enfants. Plus d'anniversaire, plus de communion. Les proches demeuraient loin. Les adultes n'allaient pas au travail. Les enfants n'allaient pas à l'école. Ils jouaient seuls ou ne jouaient pas, passant leurs journées devant un écran qui devait tout à la fois les enseigner et les divertir, les tenir tranquilles. Les bureaux de tabac restaient ouverts tandis que les librairies étaient confisquées. Ce qui était déconseillé un jour était obligatoire le lendemain, ce qui était interdit la veille était subitement recommandé : se cacher le visage, faire de l'exercice en plein air, se déplacer à vélo, rendre visite à ses vieux parents, laisser les enfants des heures devant une machine. Il n'y avait rien à comprendre, rien à discuter. On jouait de la musique aux balcons et tous les soirs à huit heures on faisait du bruit aux fenêtres pour se sentir moins seuls.

C'était une époque immatérielle. N'existaient pour de vrai que la maison et les rues du village dans le rayon d'un kilomètre. Le reste du monde était en vidéo. Les ordinateurs faisaient circuler en tout sens des concerts, des conférences, des retransmissions théâtrales, des mots d'humour ou de colère, des dessins, des photos, des blagues, des films, des jeux, des devinettes, des chansons. On s'amusait comme on pouvait. On visitait virtuellement des villes et des pays lointains, et on partait à la découverte, sur son écran, de jardins, de musées, d'expositions, à deux pas de chez soi. Le monde était désincarné. Pas de festivals de théâtre, ni ici, ni ailleurs. Le spectacle vivant calait au point mort. Désormais il était enregistré, on ne le goûtait qu'en conserve. Les amis existaient sans odeur, sans chaleur, sans matière, sans souffle, sans corps. Sans consistance. Ceux que l'on aimait n'avaient plus de chair. Mais dehors, derrière les fenêtres, comme pour nous narguer, le printemps resplendissait de beauté.

C'était une époque imprévisible. On était enfermé, tous, enfermé chez soi, enfermé dans le présent, tout projet déjoué, l'avenir cloué, en croix. Les jours ressemblaient aux jours, on ne savait quand ça finirait. On s'exaspérait de cette réclusion et on s'affaissait d'impuissance. On parlait du jour d'après, comme si la chose allait s'en retourner ainsi qu'elle était venue. Certains se plaisaient à imaginer un autre monde. Plus rien ne serait jamais comme avant. On oscillait entre espoir et découragement. Car d'autres annonçaient pour la planète des catastrophes prochaines autrement graves, massives et imparables, si on n'opérait pas une **transformation** radicale dans notre façon de vivre. Or nombreux étaient ceux aux commandes qui, clairement, n'avaient nulle envie d'arrêter le mouvement perpétuel, calmer l'agitation, la frénésie du toujours plus, pour épater la **galerie**, plus vite, plus loin, plus haut, plus grand, plus blanc, plus, plus, quand ils étaient arrivés à imposer l'idée que plus veut dire mieux. Des artistes s'exprimaient avec force, des metteuses en scène, des écrivains, des philosophes, hommes et femmes en colère, des comédiens, des poètes, ils dénonçaient la **sornitude** et nous étions quelques-uns à vouloir croire avec eux qu'une autre vie était possible dans le recueil du jour. Nous rêvions de rivières aux eaux **limpides**, de forêts résonnant de chants d'oiseaux, d'abeilles bourdonnant dans les massifs de fleurs, nous rêvions de l'alouette revenue au-dessus des champs de blé. Nous rêvions d'entraide et de partage, de choses simples et vraies, de frugalité, oui, mais généralisée et heureuse.

Après un été oublieux et insouciant arriva l'automne. Cette fois, le monde, sans visages, était bel et bien muselé et, dans les caniveaux, les désillusions se ramassaient à la pelle. On savait qu'il y avait un avant, on commençait à douter qu'il y eût jamais un après. Ce serait même pire. Il aurait fallu que massivement on prenne très au sérieux la question apparemment anodine : **pourquoi pas ?**

CATÉGORIE
ADULTES

FINALISTES

AURÉLIEN LEPOETRE
« FORCE D'ÂME »

DOMINIQUE ARMAND SCHAAR
« UN HOMME, UN VRAI, DE
CHAIR, DE SANG ET DE LARMES »

LAKHDAR BENASSER
« LE POTIRON »

CONSTANCE DELARUE
« NOUVELLE CONSTANTE »

JOCELYNE BOUILLON
« CHAT NOIR »

CÉCILE FRERE
« MONSIEUR GEORGES »

MARTINE SCHMITT
« À CENT ANS ET TROIS
CENTS KILOMÈTRES D'ICI »

RAPHAËLLE BOTTE
« C'EST, VOILÀ, COMPLIQUÉ... »

ISABELLE JACQUIER-BARTEL
« AU CLAIR DE NOS LUNES »

JEANNE ROLAND
« LEVANAH »

Force d'âme

Clara retint son souffle. Ces quelques minutes d'attente lui semblèrent durer un siècle. Puis le résultat apparut. Deux traits.

Elle prit sa tête dans ses mains. Ses pensées se bousculaient. Ils ne pouvaient pas se le permettre. Leur vie était compliquée, trop compliquée. Elle ne la souhaitait à personne d'autre, surtout pas à un enfant.

Elle prit une profonde inspiration, puis se leva. Elle alla chercher la vieille casserole d'eau dans la cuisine et la plaça sur la plaque électrique. Devait-elle le dire à Raphaël ? Elle ne pouvait pas le garder, mais elle pouvait supporter cela seule, ne pas partager la détresse qu'elle ressentait à présent dans chaque fibre de son corps. Raphaël garderait son innocence et son sourire.

Elle sortit le paquet de *penne*. Il en restait cent grammes ; ce serait suffisant pour ce soir. Son regard se posa sur le petit réveil jaune posé sur le bord de la fenêtre : huit heures et demie. Raphaël n'allait pas tarder. Elle s'attarda : le réveil éveillait toujours en elle une poussée d'amour pour son compagnon. Il avait économisé presque trois mois pour le lui offrir à Noël l'année dernière. Il avait trépigné d'impatience pendant trois jours et lui avait offert d'un air fier et radieux. Le voir si heureux représentait l'un des meilleurs souvenirs qu'elle avait eu de toute sa vie. Alors, pourquoi gâcher cette joie de vivre ? Comment pourrait-il lui pardonner ? Dans ses bras, elle ne ressentait plus l'insécurité qui envahissait sa vie. La perspective de la perte de ce seul petit endroit de bonheur au monde lui donnait la nausée. Elle entendit la clé tourner dans la serrure.

'Mais dis-donc, ça sent drôlement bon ici !' s'exclama Raphaël en entrant. 'Est-ce que c'est le dîner, ou c'est le parfum envoutant de ma délicieuse femme ?' Clara ne put s'empêcher de rire devant le sourire malicieux de son compagnon. Toutes ses pensées noires s'étaient envolées. Elle l'aimait tant ! Son cœur battait pour la lueur d'optimisme permanente dans ses superbes yeux. Il la prit dans ses bras, et l'embrassa, de petits baisers sur le visage. 'Mais oui, c'est bien elle qui embaume tout l'appartement d'une odeur de printemps et d'amour ! Un vrai délice des sens !'

En riant toujours, elle le repoussa, sans force, appréciant son contact le plus longtemps possible. 'Arrête ça, gros bêta ! Tu es en train de me décoiffer !' Mais son sourire parlait pour elle. Elle lui fit un clin d'œil. 'Allez, viens, ça va être froid. On mange dans la même assiette, ça te va ? Ça fera moins de vaisselle.'

'Alors, comment s'est passée ta journée ?' demanda la jeune femme, en mangeant lentement pour calmer sa faim. Le sourire de Raphaël s'éteignit légèrement, et il soupira.

'Toujours rien. Je suis passé sur tous les chantiers de la ville, et aucun n'a besoin de mains en plus. J'y ai passé la matinée. Je suis passé chez Anthony ensuite, mais là, pareil, il n'a besoin de personne non plus en ce moment. Son cuisinier bosse bien, mais la pizzeria fonctionne peu et il a à peine assez d'argent pour le payer. Je pense qu'il galère aussi à en vivre lui-même, je ne peux pas lui en demander plus. Il a été sympa, il m'a quand même donné un morceau de pain que j'ai pu tremper dans l'huile d'olive. Ça m'a permis de tenir.' Il posa sa fourchette ; l'assiette était vide.

'Après, j'ai parcouru tout le Nord de la ville, comme la semaine dernière. J'ai suivi le tracé du métro, de Diderot jusqu'aux galeries marchandes. Je suis entré partout, dans les petites boutiques, même une bibliothèque. Il n'y en a pas un qui cherche quelqu'un, qui accepterait de

me prendre pour deux heures pour laver le sol ou remplir les étagères.' Il avait ~~l'air~~ épuisé. Les privations commençaient à se lire sur son visage sans rondeur, et sa ceinture flottait sur son pantalon. 'Et toi, tu as eu plus de chance ? J'aurais bien besoin d'une bonne nouvelle.'

Elle apaisa à grand peine la boule qui se développait dans son ventre. 'Non... Je suis désolée... Toujours rien dans les journaux, rien sur Internet non plus. J'ai eu mon entretien pour être serveuse, tu sais, à La Variété, mais ils m'ont dit qu'ils avaient déjà trouvé quelqu'un. Je suis allée dans les supermarchés aussi, s'ils ont besoin d'une caissière. J'ai laissé mon numéro, on ne sait jamais.'

Ils se regardèrent. Ils n'avaient pas besoin de communiquer. Ils savaient tous les deux que venait la fin du chômage de Clara, qui payait jusqu'alors tout juste le loyer de ce petit appart. Ils n'avaient pas besoin d'évoquer le placard de nourriture, vide, le repas trop léger pour deux, ou la honte que ressentirait Clara le lendemain à faire la queue pendant deux heures pour récupérer un paquet de riz à l'association d'aide aux plus démunis. Ni du régime du reste du mois, avant de pouvoir en récupérer un autre. Ils étaient au bord du gouffre, mais ils faisaient semblant. Ils étaient forts l'un pour l'autre. Tant qu'aucun ne flanchait, l'autre tiendrait.

Mais aujourd'hui, Clara avait quelque chose à dire à Raphaël, quelque chose qui avait besoin d'être exprimé. Elle ne pouvait pas lui cacher cela. Les mots étaient durs, tranchants, bloqués dans sa gorge. Alors, plutôt que de parler, elle sortit le petit objet oblong de sa poche, orné d'un grand « I I » bleu, et le glissa dans sa direction sur la table.

Il prit le test entre ses doigts et resta là, le regard rivé dessus. Clara sentait la panique monter, sa bouche se dessécher, ses bras se ramollir. Un tonnerre d'émotions passa sur le visage de son homme : quelques secondes d'incompréhension, de la surprise, de la peur, la même panique qu'elle, du recul, de la peur à nouveau. Il leva les yeux sur elle, sans rien dire, et les baissa à nouveau. Elle se sentait suffoquer.

Elle savait ce qu'il pensait. Un bébé ? Dans leur condition ? C'était impossible. Mais elle ne pourrait plus jamais se regarder dans le miroir ébréché de la salle de bain si elle ne le gardait pas. S'un autre côté, comment condamner un enfant à une telle vie ? Alors qu'eux deux s'en sortaient déjà si mal ? Mais c'était un être qui symboliserait à jamais leur amour. Elle en était déjà si fière, alors qu'il n'était pas encore né !

'Clara...' Il la regarda à nouveau. Son sourire avait totalement disparu. Il avait l'air angoissé, sans doute autant qu'elle. Ainsi, il avait choisi d'être pragmatique. La détresse accumulée sur les derniers mois remonta à la surface. L'élément déclencheur était arrivé. La fin. Le début du malheur. Ils n'allaient plus faire semblant. Ils n'allaient plus être forts. Elle n'allait plus cacher les gargouillis de son ventre vide en buvant beaucoup d'eau, à peine parfumée d'un sachet de thé cent fois utilisé. L'injustice de la situation lui monta aux yeux, libérant les larmes. Impossible de les retenir. Le stress lui enserrait la poitrine. Elle ne pouvait plus respirer. La douleur lui faisait si mal. Elle le voyait dans ses yeux la fin probable de leur amour. Elle savait ce qu'elle devait faire ; c'était limpide. Retenant un hoquet, elle lui dit : 'Trois semaines de retard. J'irai demain à la pharmacie. On n'a pas besoin de ...'

'Aurore.'

'Quoi ?' répondit-elle difficilement.

'Je propose qu'on l'appelle Aurore. Ce sera notre rayon de soleil à tous les deux. Le début d'une nouvelle journée radieuse.'

Clara ne se retint plus. Elle éclata en sanglots. Elle essuya son nez et se jeta dans ses bras. Qu'est-ce qu'elle l'aimait, cet homme magnifique. Que pouvait-elle répondre à cela ? Alors, débordante de bonheur au milieu des larmes : 'Aurore, oui, pourquoi pas...'

UN HOMME, UN VRAI. DE CHAIR, DE SANG, ET DE LARMES.

La **transformation** ne fut pas immédiate. Au début il ne ressentit presque rien. Juste une chaleur dans les veines, d'abord imperceptible. Puis son cœur se mit à battre plus fort, son sang à circuler plus vite. Quelque chose n'allait pas. Et un matin, alors qu'il s'était dangereusement égaré dans le quartier de l'Observatoire en pourchassant une proie, il eut soudain envie de s'attabler à la terrasse du bar qui venait de lever son rideau de fer. Une bonne odeur de café émanait de l'intérieur. Il en commanda un, avec un jus d'orange et un **croissant**. « Ca y se dit-il, je suis en train de devenir fou ». Il se régala. Ota la petite miette restée accrochée au coin de sa bouche. Ca faisait désordre. On était début mai, le ciel était bleu dur, le soleil commençait à éclabousser les rues de son aveuglante brillance. « Il faut que je rentre ». Il se leva, presque à regret, chaussa ses lunettes noires et s'élança en courant vers sa demeure obscure, aux grandes pièces sombres, aux interminables **galeries** noires couvertes de photos de ses parents, grands-parents, arrière-grands-parents et de tous ses ancêtres, en tenue d'apparat, smoking et cape noire doublée de soie rouge. Mais très vite, il eut envie de ressortir et de profiter du printemps. Et c'est là qu'il commença à se poser sérieusement des questions. Comment était-ce possible qu'il aimât le printemps ? Mais non. C'est l'hiver qu'il aimait, pas le printemps. L'hiver les nuits étaient beaucoup plus longues. Et lui, il vivait la nuit, alors il en profitait plus longtemps. Il sortait au crépuscule hanter les rues désertes, s'appropriier la ville endormie, longue silhouette inquiétante et furtive tapie dans l'ombre, guettant, à la lueur de la pleine lune, l'heure du crime. Il affectionnait ses errances nocturnes, troubles et parfois dangereuses, il frissonnait de plaisir à l'idée de frôler la mort, à la merci d'une mauvaise rencontre dans les ténèbres glaçantes.

Alors que se passait-il ? Soudain l'angoisse lui étreignit la poitrine, lui tordit le ventre. Non ce n'était pas possible. Ca ne pouvait pas être ça. Pas cette malédiction. Pas ce malheur redouté par sa famille et toute sa communauté. Il fallait qu'il en eût le cœur net. Il retourna au café où il avait mangé son premier croissant -il n'en connaissait pas d'autre- et commanda un verre de bordeaux. Hélas, il le trouva délicieux. Très différent de sa boisson habituelle, moins acre, plus rond, avec ce petit goût de fer en moins et ce petit goût de fruits en plus. Par acquis de conscience, il essaya de le transformer en un breuvage plus politiquement correct. Aucun effet, le vin délicieux resta du vin délicieux. Oh par Vivamort, mon fluide n'agit plus... pourvu que ce ne soit pas... Il y a une petite centaine d'années, un de ses oncles, l'oncle Stan, l'avait attrapée. On ne l'avait jamais revue. La famille avait été dévastée. Vite, un deuxième test. Il fonça sur le mur de l'immeuble voisin, et s'y écrasa de tout son long. Il se releva,

sonné et désespéré. Il ne pouvait plus traverser les murs ! Il tenta une troisième expérience. Une jolie jeune femme passa devant le bistrot. D'un geste vif, retrouvant son instinct de chasseur, il l'attrapa par la ceinture de sa robe légère, l'obligeant à se retourner. L'effroi sur son visage, les larmes dans ses yeux limpides, sa bouche grimaçante de terreur ne lui procurèrent aucune joie, aucune excitation. Au contraire, il ressentit des émotions inconnues. Les yeux qui piquent, la gorge qui se noue, une forte envie de pleurer, de la prendre dans ses bras, non pas pour l'étouffer mais pour la rassurer et la réconforter, lui parler, l'embrasser bouche fermée... Toute pulsion criminelle l'avait abandonné. Il tenta quand même, par réflexe, de la séduire avec son sourire diabolique. Habituellement irrésistible. Elle se mit à hurler, se dégagea et partit en courant. Il resta au milieu de la chaussée, le bout de tissu fleuri à la main, affolé et catastrophé. Il n'avait plus aucun pouvoir, ses sortilèges restaient sans effet. C'était bien ça. La sornitude ! Ce fléau dont il ne fallait pas prononcer le nom ! Sa famille allait le renier, c'est sûr. Sa mère et sa grand-mère et son arrière-grand-mère et son arrière-arrière-grand-mère allaient beaucoup se lamenter. Mais rien n'y ferait. Il serait obligé de quitter le manoir de son enfance, de vivre parmi les humains. De sortir en pleine lumière, de s'attabler aux terrasses de café, de sourire, de parler aux gens, de contempler les femmes sans les agresser, de courir tête nue au soleil, de rire, de chanter... « Bienvenue dans la vraie vie mon garçon » fit une voix familière dans son dos. Il fit volte-face. « Oncle Stan ? » C'était bien l'oncle Stanislas. Il avait l'air en pleine forme, le teint hâlé, les joues rebondies, ni chapeau ni cape ni lunettes de soleil. Juste un polo et un pantalon de toile de couleur claire. Méconnaissable. Un autre homme. Un homme. « Allez viens avec moi Drac, je t'emmène découvrir le monde des vivants ! » Drac regarda autour de lui. Une sensation étrange lui fit fermer les yeux. Sous ses paupières perlaient quelques gouttes d'eau salée. Mais ce n'était pas dû à la lumière trop violente. Non plutôt à une soudaine détente dans tout son corps, et dans son esprit aussi, libre de toute méfiance, de toute violence, de tout cynisme. Une larme roula sur la joue. Un léger sourire flotta sur ses lèvres fines.

« Pourquoi pas ? »

Le potiron

« Pourquoi pas ?

— Mais, je ne vais pas le tuer quand même ?

— Si tu souhaites hériter de toutes les terres de ton père, c'est le seul moyen !

— Juste la moitié me suffirait.

— Tu sais bien, qu'à la mort de ton père, toutes les terres reviendront à ton frère. Tu as beau être l'aîné, il est roux ! Il héritera de tout. »

Depuis 2024, la préservation de l'environnement avait été placée en préambule de la charte des Nations Unies. Cela avait été une avancée extraordinaire. Toutes les politiques des gouvernements, les projets de construction, les biens et les services échangés devaient, avant tout, préserver la nature. Cela n'avait pas suffi pour éviter la submersion des îles polynésiennes et des exodes massifs de population, mais de nombreuses espèces animales avaient pu être sauvées. Un phénomène surprenant avait néanmoins échappé à l'ensemble des spécialistes : le nombre de roux déclinait fortement dans le monde depuis le début du 21^{ème} siècle. Au même titre que les abeilles ou les ours polaires, les femmes et hommes roux étaient devenus une espèce menacée ! Plusieurs hypothèses avaient été formulées, comme le brassage grandissant des populations, le nombre croissant d'additifs dans les shampoings, ou une transformation génétique qui avait échappée à tout contrôle. La plus grande avancée avait été réalisée par une équipe irlandaise qui avait démontré que les cheveux roux absorbaient plus facilement les polluants atmosphériques que les autres teintes. Nombre de ces polluants étaient des perturbateurs endocriniens qui dégradait la fertilité des hommes et des femmes. La pollution était telle qu'en 2054, on ne dénombrait pas plus de trois mille roux sur Terre, et uniquement deux couples de renards. Les poils de renards avaient malheureusement la même faculté à fixer les polluants mortifères. Les quatre derniers renards avaient été capturés et placés dans un territoire naturel suffisamment grand, dont l'air était filtré et surveillé en permanence. Aucun miracle ne se produisit. Aucun renardeau ne naquit dans cet air pourtant limpide, exempt de polluants. Les mâles ne s'approchaient pas des femelles et vice-versa. Cette espèce s'éteignit avec la mort de ses quatre derniers représentants.

Certains voyaient là la preuve que l'homosexualité existait aussi parmi les mammifères. Pour d'autres, c'était le signe que ce qui était détruit par l'Homme, ne pouvait être réparé, malgré les moyens colossaux mis en œuvre. Les Hommes furent touchés par la disparition des derniers renards de la Terre. Ainsi la préservation de l'environnement ouvrit les cœurs et apporta une vague de tolérance, sans précédent dans l'Histoire. Concernant les humains roux, des lois avaient été promulguées afin de leur faciliter la vie : tout était organisé pour que ce gène perdure. Les roux avaient de nombreux avantages et commodités. Ils vivaient heureux et c'était le meilleur moyen pour les inciter à se reproduire.

Antoine était châtain, comme ses parents. Mais son frère était roux, un miracle de la génétique, un improbable gène enfoui depuis des générations qui surgit à l'improviste, sans carton d'invitation. Les lois étaient claires et intraitables : le frère hériterait de tout. Leur père était le plus important maraîcher de la région. Son affaire tournait à merveille car tous consommaient des légumes locaux. L'époque des tomates en hiver était révolue ; le rythme des saisons était respecté. Antoine travaillait dur au côté de son père tandis que son frère courait les

jupons. Cela agaçait Antoine mais il n'y pouvait rien. Les gènes de son frère étaient rares. Il fallait les préserver. Antoine ressassait depuis plusieurs jours les paroles de son meilleur ami : tuer son frère, pour se libérer de ce qu'il considérait comme une injustice. Il avait trente ans et il était bien plus costaud que son frère de trois ans son cadet.

L'idée lui apparut un jour d'automne où il venait de cueillir le premier potiron de la saison. C'était un potiron énorme qui aurait pu lui casser un pied, s'il lui avait échappé malencontreusement. Il exposa son plan à son épouse qui résista quelques temps devant son idée saugrenue mais, elle céda devant son insistance. Ainsi tous les soirs de cet hiver-là, ils burent, ensemble, un bol de soupe de potiron. Son intuition était la bonne : l'enfant qui naquit de leur union quelques mois plus tard était roux ! Sa découverte fut confirmée par des études menées à grande échelle. C'était indéniable. La consommation répétée de ce breuvage par une femme enceinte donnait à coup sûr un enfant à la chevelure rousse. Il avait trouvé la parade ; la disparition des roux n'était plus un risque. Les lois les protégeant furent abolies. Antoine pouvait enfin entrevoir avec sérénité son avenir de maraîcher. Son frère, voyant son assurance-vie disparaître avec cette découverte, s'investit également dans la ferme de ses parents. C'était lui qui désormais mettait en bouteille cette fameuse soupe au potiron qui serait distribuée dans le monde entier. Cette découverte eut néanmoins des effets collatéraux surprenants. A partir de cette époque, plus aucune femme enceinte n'osa manger de soupe au cresson !

Nouvelle constante

- Extrait de journal -

Août 2019

Le début d'une souffrance. Je reviens de Londres. Depuis quelques mois, mon ventre est gonflé, je me sens ballonnée, essoufflée et fatiguée. Mon corps entier maigrit, à l'inverse de mon ventre qui gonfle furieusement. Une fois installée à Bordeaux, je prends rendez-vous avec des médecins. Mon ventre est de plus en plus gros et m'empêche de me déplacer comme je le voudrais. Je continue à maigrir. Le plus compliqué à gérer à ce moment-là, c'est d'une part le regard des autres, d'autre part mon propre regard. Mon ventre est plus gros que celui d'une femme enceinte. J'assiste à une **transformation** très radicale de mon corps.

J'avais 21 ans. Quelques mois plus tôt je me sentais belle, forte, libre, j'étais prête à bondir sur une vie étudiante pleine de fête, pleine de sexe, pleine de joie et de folie.

Puis la phlébite. Puis le scanner. Liquide abondant dans mon ventre appelé ascite + phlébite + masse ovarienne = cancer. C'est ce qu'on appelle voir ses rêves s'écrouler. Pourquoi moi ? Je rentre en Picardie auprès de mes parents. Adieu Bordeaux, adieu vie étudiante.

Septembre 2019

En deux semaines je passe de 65 à 50 Kg. J'obtiens mon premier rendez-vous avec un oncologue au centre Gustave Roussy. Ironie du sort, le professeur que je rencontre s'appelle Philippe Maurice. Mon cerveau « s'arrête » quand je me retrouve au pied de cet immense bâtiment. Une usine à cancer. Une usine à mourir. Du moins c'est ce que je visualise du cancer à cette époque-là. Ma biopsie est programmée. Je suis envahie par la peur mais ce que je pense et ressens est complètement différent de ce que je montre. Dire ça va quand ça ne va pas, c'est mon seul moyen de protéger ma famille. Je fais de mon mieux pour rester positive et relativiser la situation. Les journées sur le canapé défilent et j'attends, j'attends. La patience va devenir une qualité requise pour ma nouvelle vie.

Première anesthésie générale. J'adore. Première hospitalisation. J'aime moins. L'ascenseur émotionnel démarre. Les moments de bien-être viennent par vagues successives et repartent aussitôt.

J'ai retrouvé mon ventre plat. En revanche les ponctions d'ascite s'inscriront désormais toutes les semaines à mon agenda.

Octobre 2019

Je découvre la vie en hôpital. Mon kit de survie : les boules Quies pour la nuit, les écouteurs pour la journée. Autrement, on a droit aux ronflements, aux plaintes et aux mastications exagérées de certains « pensionnaires » pendant les repas. La tolérance va également être nécessaire.

Après la première cœlioscopie, je suis faible et mon corps réagit mal à la chirurgie. Je retourne donc à l'hôpital quelques jours après ma sortie. Après avoir été alitée pendant plusieurs semaines, je réussis à me lever. Ma première douche est un moment d'extase ! Extase un peu trop appréciée puisque je fais un malaise en sortant, qui aboutit à un lâcher-prise des intestins, un pet foireux quoi. Les douches sont dans le couloir. J'ai littéralement fait caca, dans le couloir, devant des gens. C'est à ce moment-là que j'ai perdu toute pudeur.

Puis le verdict tombe. Toute la **ceinture** abdominale est contaminée. Un mésothéliome s'est emparé de mon péritoine.

Novembre 2019

Je commence la chimiothérapie. Même topo, corps trop faible, je réagis mal. Les plaquettes chutent, mon système immunitaire est nul. Au premier cheveu tombé je demande à avoir le crâne tondu, je suis plutôt fière. À côté de ça, mycoses dans la bouche, œdème dans tout le

corps, etc. Les effets secondaires sont très violents. À tel point que je ne peux me nourrir que de coca et de Mr Freeze.

La morphine est mon meilleur allié. Malheureusement elle me fait délirer. Je n'ai plus de filtre, je raconte des **sornitudes** sans queue ni tête, sans queue ni tude. Mais ça me fait rire. Ça fait du bien. Ma seule souffrance est de savoir que ma famille et mes amis pleurent après les visites pendant lesquelles ils ont feint que tout allait bien.

Décembre 2019

Je me remets doucement et je commence à avoir des petites routines de vie à l'hôpital. Je suis entourée d'aides-soignantes, infirmières et internes, tous aux petits soins avec moi. Je n'ai jamais fait autant de shopping en ligne pour des joggings, chaussettes, pilou-pilou. Le dimanche, on a la chance d'avoir en guise de petit déjeuner un croissant, sec. Ça reste un **croissant**, c'est la fête.

En parlant de fête, j'organise Noël. Moment délicieux avec ma famille, je suis sortie de l'hôpital, je retrouve ma maison. Je reprends la chimio.

Janvier 2020

La nouvelle chimio ne provoque pas d'effet secondaire mais n'est pas efficace. L'ennui se fait sentir, ma vie sociale a complètement disparu. Une poignée d'amis sont très présents, mais le tri s'est fait naturellement. Ça ne sert plus à rien de glisser des mots doux ou d'essayer de rentrer dans ma vie maintenant. La maladie fait peur, du moins c'est avec ça que j'essaye de me consoler.

Je recommence une nouvelle cure de chimio. Et c'est encore une fois très violent, je suis de nouveau hospitalisée.

Février 2020

Cette fois-ci, j'ai mes repères dans l'hôpital, mes habitudes, mes occupations.

Mes amis de Londres me rendent visite à l'hôpital. Je passe une journée fantastique avec eux. Après leur départ une transfusion de plaquettes est prévue. Réaction allergique, je sens ma tête tourner et puis plus rien, jusqu'à ce que j'entende ma mère crier mon prénom. J'ouvre les yeux, je suis de retour à la vie. Finalement, ce moment est bénéfique. J'y trouve une nouvelle forme d'espoir, un moyen de voir la vie autrement et de pouvoir à nouveau l'apprécier.

Les mois qui suivent 2020

La Covid, l'ennui, les activités manuelles, tout ça entre les épisodes d'angoisse. Puis un nouvel espoir.

Mon état s'améliore grâce à mon nouveau traitement d'immunothérapie.

Je suis toujours malade, un cancer n'est ni une grippe, ni une petite pathologie bénigne. C'est long. Mon corps a choisi et aujourd'hui je l'écoute, j'essaye de me le réapproprier. J'apprends à faire un avec la maladie. J'ai subi une transformation physique et psychique intense en peu de temps et la question que je me posais le plus souvent était pourquoi moi. La réponse, je l'ai trouvée grâce à toutes les épreuves que j'ai surmontées pendant 1an, grâce à l'amour que m'ont porté ma mère, mes sœurs, ma famille, mes amis. Le combat continue et je suis prête à le mener.

Ce cancer, mon cancer, n'est plus un fardeau mais une épreuve qui m'aidera à faire des choix de vie, m'élever en tant que femme, forte et libre. Je ne le vois plus comme un frein, mais comme un levier. Je ne dis pas que c'est une bénédiction d'avoir ce cancer mais en fin de compte, ce que j'arrive à en faire est indéniablement positif.

Alors, pourquoi moi ? C'est aujourd'hui **limpide** : eh bien, pourquoi pas ?

Chat noir

Aux confins de notre pays, il est un village bosselé, bossu même, tant il est recroquevillé, recoquillé sur son centre. Une unique rue le traverse, crânement baptisée « Grand-rue », les autres voies n'étant que de sombres ruelles humides, méprisées du soleil .

C'est pourtant par une de ces ruelles, qu'arriva un jour, dans le jardin de Marie Hestia, un jeune matou noir, famélique et en partie pelé, un échalas de chat, teigneux meurt-de-faim , conservant malgré tout, dans son port, une noblesse et une fierté de Grand d'Espagne que seuls les chats, au plus profond de leur détresse et de leur misère, possèdent encore .

La brave femme, qui vivait seule, prit l'animal en pitié et lui offrit le gîte dans un vieux tonneau de plastique bleu, couché sur un banc de bois qui l'isolait du sol et du froid . Elle lui donna aussi le couvert dans une écuelle qu'elle remplissait de ses propres reliefs de nourriture. Les jours passant, elle appréciait de plus en plus cette nouvelle compagnie et décréta que cette apparition était une vraie bénédiction. Il faut dire que le jeune félin ne ménageait pas ses efforts pour se faire adopter :

Il recherchait avec instance, certes, mais élégance, caresses et cajoleries, ne miaulait jamais sans à-propos, accompagnait sa nouvelle maîtresse dans le jardin et attrapait force nuisibles, souris et mulots qui se gavaient des récoltes de notre jardinière. Louant la sagesse de son chat, elle le baptisa Diogène et écrivit ce nom sur le tonneau bleu. Mais, chacun sait qu'un chat entre dans la vie de celui qui l'adopte en mendiant et s'y installe en roi ! Très vite, notre Diogène investit la cuisine, puis s'installa sur les coussins douillets du canapé du salon, prit patte dans la chambre et occupa la moitié du lit ! C'est quand il finit par squatter son sommeil que Marie décida de le ramener dans son tonneau.

« Désolé, mon petit, mais me réveiller trois fois par nuit pour entrer et sortir à ta guise de la maison, c'est beaucoup plus que j'en peux supporter ! » Et comme ce chat n'était définitivement pas un maître de philosophie, elle biffa « Diogène » sur le tonneau et écrivit « Squat ».

Croyez-vous que cette **sornitude** qui faisait de lui le Sisyphe des adoptés de la gent féline inquiéta Squat ? Le déprima ? ..Certainement pas! IL paraissait trouver cette **transformation** de vie très à son goût : Seul, à nouveau la plus grande partie de la journée et donc plus libre , n'ayant pas à trouver sa pitance, il entreprit de visiter le monde qui l'entourait .

Très vite, Marie Hestia eut à supporter le mécontentement **croissant**, voire les jérémiades de ses voisins : On avait vu ce « scélérat qui sortait d'on ne sait où » poursuivre la jeune chatte de madame Eris et l'effrayer tant, qu'elle n'osait plus traverser le jardin pour rentrer dans sa propre maison. On l'avait observé aussi quand il se roulait dans les nouveaux semis de monsieur Vertumne ou quand il les grattait, les retournait avec « une délectation qui en disait long sur la scélébratesse de cette bête qui n'avait vraiment rien à faire dans le quartier ! » . On l'avait repéré quand il aiguisait ses griffes sur les jouets en mousse des enfants de madame Latone « prenant un méchant plaisir à mettre en charpie ces objets que les enfants aimaient tant, comme une sale bête diabolique qu'il était sans aucun doute ! » On faisait remarquer à Marie combien ce vagabond pouvait être dangereux pour les autres chats car il traînait avec lui, à coup sûr, quelques maladies dangereuses contractées dans des contrées plus ou moins lointaines et que personne dans le village, ne connaissait vraiment. Marie avait pourtant déjà vu la chatte de madame Eris jouer avec Squat, elle avait aussi

renoncé à jardiner, tant les matous du quartier se faisaient une joie d'endommager ses plantations et elle avait souvent fait fuir nombre de petits malins à quatre pattes qui confondaient jouets en mousse et grattoirs ! Cependant, quand les récriminations du voisinage se faisaient plus pressantes, elle en venait à douter parfois du bien-fondé de cette demie adoption qu'elle avait consentie ! Mais, il lui suffisait de regarder Squat, juché sur un des murets du jardin, statue d'ébène percée de deux superbes émeraudes, présentant au soleil son fier front et sa poitrine luisante tandis que les humains se racornissaient, transis, dans l'ombre des froides ruelles, pour sentir en elle, une onde de tendresse mêlée d'un bien-être sans doute atavique.

Un jour de mai, elle rencontra, dans la grand-rue, madame Imago, vieille villageoise coriace, s'il en fut, qui, sans un bonjour, l'apostropha :

« Je ne vous fais pas compliment de votre chat ! J'ai retrouvé hier ma plus belle carpe sur la pelouse !

- Veuillez me pardonner...Mais en quoi Squat est-il coupable ?

- Je l'ai vu, il y a environ une semaine qui asticotait mes poissons par les mouvements à peine perceptibles de l'une de ses pattes, il avait l'air de déguster ses gestes, épiant l'eau limpide de mon bassin ...Ça révèle une nature calculatrice, méchante, non ? une tare mentale même ?

- Mais avez-vous la preuve que mon chat a tué votre carpe, hier ?

- La preuve ! J'ai mieux que cela ! J'en ai la certitude !! Il y a des associations, aujourd'hui, pour des bêtes comme celle-là. Autrefois, il aurait fini jeté du haut d'une tour ou mis dans un sac et lancé dans le feu !...Il y avait bien une raison pour que les anciens fassent ça !

-Certes...L'obscurantisme, peut-être ?! » Mais, déjà la vieille femme avait passé la porte de la boulangerie et n'entendait plus rien.

Les jours passèrent ainsi et l'été, enfin, arriva, séchant les ruelles sans assécher le flot des reproches contre notre matou. Un beau matin d'août, le village se réveilla dans une effervescence qu'il n'avait jamais connue... Et pour cause : le facteur, ayant vu le courrier s'amonceler dans la boîte de madame Imago avait prévenu le maire qui avait fait de même avec les pompiers et les gendarmes et on venait de trouver le corps de la pauvre femme, en bas d'un escalier dans sa maison.

« Dire qu'on ne s'est même pas aperçu qu'elle ne venait plus à la boulangerie ! Se lamenta madame Eris.

- Ce chat nous fera devenir chèvres ! répondit sa voisine, madame Thalie, sait-on ce qui s'est passé ?

- Le maire m'a dit qu'elle avait dû rater une marche ou avoir un malaise en haut de l'escalier. Elle n'a pas été agressée, paraît-il car les portes et les fenêtres étaient fermées de l'intérieur, sauf l'œil-de-bœuf qu'elle avait fait installer dans sa chambre pour avoir un peu de fraîcheur la nuit !

- Je n'y crois pas du tout ! La vieille Imago aurait pu faire une centenaire !...Jamais un rhume ! Elle avait le pied sûr ! IL a fallu qu'elle soit entravée par quelque chose ou par quelqu'un !

- Personne n'a pu entrer par l'œil-de-bœuf, même pas un enfant, vous dis-je ! »

Mais déjà madame Thalie regardait au loin, vers les murets des jardins. Sa voisine suivit son regard : Squat, allongé au faite de l'un d'eux, semblait fort intéressé par le remue - ménage causé par l'accident de madame Imago ! Alors, les deux commères se regardèrent, écarquillant les yeux comme deux poules ayant à couver un œuf d'autruche et s'exclamèrent :

« Non..Mais non ! Ce n'est pas possible ! Non ! Et ...Pourquoi pas ! »

Monsieur Georges

Lui, c'est est un vieil instit, un vieil instit tout gris. D'ailleurs c'est la couleur de sa blouse : grise... enfin, au départ, elle devait être noire, il y a 100 ans peut être ! Mais avec les lavages et la poussière de craie qui s'accumule, elle est devenue grise. Grise comme le teint de monsieur Georges, comme s'il avait subi la même **transformation** que sa blouse avec tout ce temps passé en classe.

Elle c'est Cécile. Elle a 10 ans, et monsieur Georges la terrifie depuis sa rentrée en CM2 il y a quelques semaines. Elle le connaît depuis longtemps, depuis qu'elle est entrée au CP, car monsieur Georges règne sur la petite cour de récréation où il impose une discipline d'un autre temps. La légende raconte même qu'au début de sa carrière, il cachait une **ceinture** derrière son dos, pour décourager les plus turbulents. Bon c'était du temps où le père d'Anne-Brigitte, la grande amie de Cécile, était dans la classe de monsieur Georges (c'est tellement incroyable que le papa d'Anne-Brigitte, chauve aujourd'hui, ait pu se retrouver un jour, enfant, dans la classe de monsieur Georges !) Cécile sait bien que la ceinture a disparu, c'était au moyen-âge, et puis avant que monsieur Georges ne fasse un infarctus (mais peut être qu'on dit infarctus, Cécile ne sait pas bien).

N'empêche, monsieur Georges c'est une autorité dans ce monde de la primaire et quand Cécile passe la porte de sa classe, c'est toujours avec une certaine appréhension. Jusqu'à présent elle n'avait connu que des maîtresses. Elle ne pensait même pas que cela puisse être autrement. Des maîtresses classiques des années 70 dans une petite ville de province : sévères mais avec une exigence bienveillante pour les bonnes élèves comme elle.

Deux jours après la rentrée, Cécile, vaccinée avec une aiguille de xylophone, comme disait sa grand-mère, était en grande conversation avec Anne-Brigitte, alors que monsieur Georges terminait de dicter les devoirs pour le lendemain. Sans aucun signe avant-coureur, une de ces fameuses craies dont la réserve gonfle la poche de la blouse de l'instituteur, est venue atterrir avec fracas sur leur pupitre, stoppant net leurs confidences enfantines. « Mesdemoiselles on arrête avec ces **sornitudes**, concentrez-vous ou vous aurez affaire à moi ». Depuis, bien sûr, elles se font oublier. Elles n'ont pas envie d'être séparées, ou risquer de se retrouver assises à côté d'un de ces horribles garçons, ou pire de recevoir une craie sur la tête !

Alors, ce jour-là, Cécile est inquiète, elle a fini trop vite ses exercices de maths et Anne-Brigitte est très concentrée pour terminer les siens. D'un côté elle est presque sûre d'avoir tout bon car elle a tout compris des fractions et elle sait que ça va plaire à monsieur Georges, mais en même temps, elle devine aussi qu'il n'aimerait pas la voir bailler aux corneilles. Alors, dans une impulsion mêlée de trac, elle ose lever le doigt...

« Oui, tu peux lire en attendant », répond-il à sa question avec une légère pointe d'agacement. Alors elle se fait discrète et sort de son cartable « Les vacances du petit Nicolas », qu'elle a commencé la veille à la maison.

Pas un bruit, monsieur Georges fait les cent pas, les mains jointes derrière le dos. Cécile ne voit rien, elle a plongé en apnée dans le silence de la classe. Elle serait dans son lit sous la couette avec sa lampe de poche, ce serait pareil !

Brusquement, comme une sonnerie de portable dans une salle de théâtre 30 ans plus tard, un rire aussi aigu que déplacé éclate. La blouse grise se retourne aussi sec. Monsieur Georges lance un regard foudroyant. Le temps est suspendu, la terreur envahit Cécile alors que l'humour de Goscinny continue de se diffuser dans son cerveau. Le mélange de sensations est détonnant, elle ne sait plus où elle se trouve, en même temps qu'une onde de panique se propage dans toute la classe.

Les yeux de monsieur Georges glissent de la fillette à la couverture du livre où le dessin de Sempé donne vie au Petit Nicolas. Finalement, il libère un gloussement qu'on n'avait jamais entendu de mémoire d'élèves. Il s'approche de Cécile qui s'est transformée en statue et passe sa main, presque affectueusement, dans ses cheveux d'enfant, un léger sourire sur les lèvres.

« Tu viendras faire un exposé de ta lecture à tes camarades quand tu auras fini ton livre, disons, la semaine prochaine ? » Elle reste coite, la bouche ouverte et, reprenant sa respiration finit par murmurer : « D'accord, pourquoi pas... ».

A cent ans et trois cents kilomètres d'ici

Pourquoi pas ?

J'aurais pu. Passer ma vie dans ses bras (quand bien même ses bras étaient toujours occupés à nourrir, porter, habiller, lire, planter, arroser, cuisiner, laver, coudre, plier le linge, à se multiplier au service de ses longs doigts agiles, si précis pour aimer). Vivre agrippée à sa **ceinture**. Bien agrippée, alors !

Je me serais réveillée chaque matin, rassurée par le bruit de ses pas, toujours là, donc le bonheur avec. Témoin d'une telle merveille, qu'aurais-je eu d'autre à vivre.

Qu'un manège enchanté qui jamais n'exclut, toujours nous porte. Toujours s'adresse à nous et se penche.

Sa voix de chaque instant, une rivière rocailleuse. Son timbre nous a bercés et secoués. Nous nous sommes laissés faire.

C'est un lit d'émotions sourdes, où coule le printemps. Au fond les notes de cœur, son amour ému roule dans sa voix et nous touche, tandis qu'en notes de tête la joie se promène, petite fille à jamais heureuse d'être aimée. Sa voix porte toute la partition des émotions humaines, ses nuances, graves à gaies, empathiques à espiègles, pour un seul jeu, complice. Et la joie des ponctuations : exclamations, rires en aval de tout prétexte qui vive, et en amont de rien. Car tout est drôle dans la vie. Un rien.

Je me serais contentée de ses yeux, ce bleu **limpide**, pour unique fenêtre sur le monde. Ses yeux qui regardent tout, ne dorment jamais, même à un grand âge, éveillés, aux aguets d'une petite vie qui bouge sur l'horizon, un oiseau, une bête, quelque chose à aimer, un repère.

Sa mémoire le retient pour qu'à disposition, le passé revienne dans ses mots, vivant, exact, interprété, daté et illustré, **galerie** inénarrable de dialogues, événements, trouvailles provenant des quatre coins du dictionnaire, d'argots, les mots inconnus étant forcément les plus amusants (faire deviner, quoi de plus réjouissant ?), et de son lexique personnel, constitué de néologismes et de jeux de mots inédits. « C'est de la « **sornitude** » », avant et après quelle **transformation** de « sornettes », je ne sais plus. Dans le jardin, elle secoue ses asperges lavées au-dessus de nos têtes : « Je vous asperge ! » et rit.

Les mots d'amour nous parviennent comptés, lourds. Devoir de son époque. Mais revu par sa main. Rares moments où nous ne rions pas. Se regarder, ne rien se dire. Une réponse étranglée.

Incorrigible joueuse, elle aime bien sûr tout ce qui est espiègle, ce qui chahute, les petits défauts, masculins, enfantins, par lesquels on peut nous attraper, les libertés de l'enfance. Jouer avec un enfant, c'est le regarder de tous ses yeux. Concentration de joie, tendresse, gaieté, plaisir, yeux affûtés qui n'en perdent pas une goutte, comme pour imprimer en soi cette innocence et la revivre.

On ne ferait pas mieux qu'elle, jamais, même pas autant. On ne veut pas.

On aurait pu témoigner. Elle aurait été notre combat, notre richesse. On aurait offert une revanche, renversé l'injustice. Evoqué une époque et ses lois. Rappelé un conte de fées.

Mais elle n'a jamais pensé que nous ayons quoi que ce soit à faire. Elle persiste à croire qu'elle n'en fait pas assez et s'efforce toujours de le faire bien. Notre héroïne ne se regarde pas vivre, elle passe de l'un à l'autre pour s'inquiéter, se préoccupe d'un manque à combler, des dangers de nos routes, des maladies, des menaces de chagrins, elle vit pour se tendre vers, d'autres besoins que les siens, toute flamme qui vacille. Elle aime qu'on soit là.

D'ailleurs, quand dispose-t-on de la moindre seconde quand on est avec elle ? Et quand a-t-on envie d'en disposer ?

Alors il faut accepter, son destin. On ne pourra pas égaler ses façons brillantes de s'adapter.

Nous sommes partis, sagement. Comme tous les oiseaux du village. Très jeunes, trop loin. Pour des lieux plus faciles qui ont moins de sens pour nous. D'autres causes à défendre.

Elle n'a pas éclairé nos maisons, nous n'avons pas partagé cette fierté au-delà de ses murs. Peu importe, puisqu'elle nous « imagine ». Imaginer exactement, encore un défi amusant à relever !

D'où vient-elle ? Pourquoi est-elle ? Ne savons. Ne le saurons jamais. Pourquoi cette profusion de talents, ces ressources d'amour intarissable, juste pour une vie modeste, une vie juste pour nous. Qui sommes loin, qui venons, repartons, revenons. A nous les semaines qui passent comme des secondes, à elle, l'éternité de l'absence. Elle ne se plaint jamais.

Au téléphone, elle rit.

Elle dit que ce qui la réjouit, c'est notre bonheur, les maris, par ordre **croissant** ses enfants et ses petits-enfants, répète « quand on vient », tout ce qui vit, bouge, rit, s'amuse, émeut, inquiète mais rassure, reste joyeux, enfant, jeune, attendrissant, préserve de la tristesse et des risques encourus, et aussi tout ce qui a survécu à la jeunesse, une enfance si courte qu'elle est restée, compagne papillonnante tout autour de sa tête.

En échange, nous faisons si peu de choses : réduire les kilomètres en cendres, dissoudre les embouteillages, nous armer de laissez-passer.

Pour ouvrir la porte et les retrouver enfin, ses deux mains, ses dix yeux. Le soleil.

C'EST, VOILÀ, COMPLIQUÉ ...

(Satire)

- « ... Pourquoi pas ? Allez, dites-nous.

- Bonne question !

- Merci ! Ça c'est bien la réponse des gens qui parlent comme tout le monde, avec des tics de langage pour faire style. Justement, là est la vraie question. Sinon ça va ?

- Comme un lundi. Il reste du café ? Vous savez, c'est pas simple... J'vous la fais courte, voilà, rien de nouveau, que du vieux. C'est, voilà, compliqué. À la base, on va se mettre, voilà, autour de la table, tous, en présentiel. Après on mettra tout sur la table. Faudra juste voir à trouver une table solide et à rallonges. Vous savez comme moi qu'on en rajoute sans arrêt sur la table. Ensuite on va tout mettre à plat et lister, mais faut bien sûr que ça reste lisible. Et en même temps, voilà, au final on va taper du poing sur la table, toujours sur la même, bien sûr ! Au jour d'aujourd'hui, voilà, les gens fonctionnent comme ça.

- Quoi les gens ? On fait tous partie des gens, on est tous le beau de quelqu'un, non ? Et pour le coup, je sais pas vous mais moi, je préfère en distanciel. Pendant notre réunion, faudra juste penser à casser le plafond de verre, en faisant attention aux trous dans la raquette, c'est tout quoi ! On n'est plus chez les Bisounours, j'vous dis pas. C'est tout de même pas compliqué. Parce que si vous regardez bien, c'est dingue comme tout a augmenté ! Y'a aussi la parentèle et la patientèle, faut jamais l'oublier ! Ah, bonjour !

- Re ! Notez-bien, c'est incontournable : il y a, voilà, des codes, genre « compétences transversales » ou bien « se serrer la ceinture ». Obligatoirement ! Tout ça pour le Monde d'après ! Moi, dans cette sornitude, économique en plus j'imprime pas. C'est juste pas possible, mais ça va l'faire. Ou pas. Tant pis, face à la crise faut faire avec. Et mettre le turbo parce que ça peut pas aller pire. Vous savez, on en est là : faut déplacer l' curseur et je rebondis sur ce qu'on a dit, l'important c'est, voilà, le collectif. Que chacun trouve sa place. Et chacune aussi. Toutes et tous, quoi. Alors là on est mal.

- C't'une blague ? Non mais je rêve ? Vous avez un problème de chargeur ou quoi ? J'y crois pas, bien qu'une espèce de type très, voilà, bizarre j'ai envie de dire. Preuve que, en fait, les réseaux sociaux c'est pas très social. Pour l'heure y a pas d'souci. Mais allez savoir. C'est, voilà, compliqué. Si on va dans les quartiers en transports pour chercher les enfants aux activités, du coup ça dit bien c'que ça veut dire. Pour autant, voilà, ça fait pas bouger les lignes. Faut l'savoir, les faits sont têtus. Il aurait fallu, voilà, c'est sûr. Quoique ? Pas évident. Nan, j'rigole !

- Complètement, faut jamais l'oublier ! Je gère, écoutez voir : y'a pas de solution aux miracles, je vous le dis moi. Faut trouver, c'est clair, quelqu'un de proche du dossier. Vous pouvez me transférer son contact ? Vous savez, il arrive un moment, faut arrêter, quoi. On ne le dira jamais assez, on va où là ? J'hallucine grave. Il faut changer le logiciel ! Moi c'est pas mon truc, c'est pas bien compliqué ! J'dis ça, j'dis rien !

- Oui c'est difficile, bien sûr. Même si, trop drôle, plus rien n'est difficile, vous avez remarqué ? Tout est devenu compliqué... Au jour d'aujourd'hui, un mot sur quatre, voilà, on dit « compliqué ». J'y crois pas. Cerise sur le gâteau : c'est avéré, quoi, y a pas photo. Surtout c'est la seule chose qu'on veut, cette transformation, et faudra bien la faire voir. Sans quoi ça coûte une blinde, c'est même pas la peine. C'est la partie émergée de l'iceberg, ou immergée, je sais plus, t'inquiète.

- Vous reprenez tous un café, on a le temps ? Parce qu'en fait on raisonne toujours toutes choses égales par ailleurs. Alors qu'il faut absolument changer de paradigmes. C'est pas plus compliqué que ça. Mais si vous n'avez pas plus d'info, on oublie. Pour l'argent, c'est bon, en plus du beurre je vous fais grâce du sourire de la crémière ! Mais en terme de visibilité, je vois pas, c'est pas assez **limpide** pour moi.

- Même si c'est moins pire ! Faut pas m'induire en erreur, c'est du grand n'importe quoi ! On va dire ça comme ça, stop ! On est sur une problématique du « y a qu'à, faut qu'on ». Alors là faudra qu'on m'explique. Car en effet, au final, voilà, il faudra bien la renverser un jour, la table. Mais ça continue, voilà, comme avant... On sait bien que la nature a horreur du vide. Mais quelque part c'est pas l'sujet.

- Complètement ! Tout est dit : on a les mêmes valeurs ! C'est juste magnifique, ça se passera super bien, même si c'est quelque chose que j'ai pas trop l'habitude de faire. Surtout évitez tous de parler pour ne rien dire. Sinon, la honte. Et au fait, le ressenti ?

- La question qui fâche... Qui répond ? Parce que moi, pour dire vrai je sais pas c'que j'en pense. Vous me désignez volontaire, tout ça quoi, bienvenue au club, machin... De la folie, non ? Il y a sûrement un modèle économique derrière ce concept mais je maîtrise plus. Vous vous y collerez en visioconf pour établir des comparatifs sur tableau Excel – avantages, inconvénients, bilan carbone, retombées financières, impact sur les relations diplomatiques franco-chinoises -. Évitez absolument de répondre à la légère.

- Tout à fait. Et en même temps, trop sérieux c'est pas top. On en est là. Vous voyez c'que j'veux dire : à la louche, que du bonheur, quoi.

- Clairement, on en r'parle. Pour plus de praticité, j'vous passe un coup de fil, j'ai votre 06. Faudra une piquêre de rappel parce que, là j'imprime plus, c'est juste pas possible. Pour l'heure, voilà, laissez tomber, sinon j'vais péter un câble. Franchement, les « Assises de la Mobilité ». Vous l'sentez ? Tout simplement stupide. Ceux qui ont rédigé ça, à quoi ils pensent ? On s'demande ?

- Énorme quoi ! Y a pu qu'à, c'est dans les tuyaux ! Ça marche, à toute ! Bon app !

- Ça roule ! Allez, un p'tit dernier pour la route ! J'reviendrai vers vous. C'est, voilà, pas bien compliqué ! Allez à plus ! Bel aprèm !

- De même ! À très vite ! »

Après une telle réunion il me faut aller marcher un peu, respirer l'odeur de l'humus dans notre belle forêt ! J'ai besoin aussi de surprendre un lapin, ou un faisan, c'est toujours si beau. En cette saison les chevreuils aiment sortir. Si j'ai de la chance , j'en apercevrai un. Ça me fait toujours penser à « La dernière harde » de Maurice Genevoix. Tiens je vais relire aussi « L'homme qui plantait des arbres » où Giono nous apprend à trier les glands ! Pour l'instant, j'écoute les chants d'oiseaux qui m'accompagnent.

AU CLAIR DE NOS LUNES

Croquer
Gourmand
Dans un croissant de lune.
S'accrocher
En rêvant
À la ceinture
De Saturne.
Rire
En se souvenant
Que jamais rien ne dure
Que nos sornitudes d'enfant
Bercées
Par nos véritudes de grand.
Regard limpide
Le cœur vibrant
Débordant d'avenir
Avançant
Les hommes
Les femmes en devenir
À petits pas précis
À travers la galerie
Immense.
Intense.
Le désir de rester
Au pays des pourquoi
Celui de notre enfance
Heureux
Où tout reste à pourvoir.
Les rêves
Les espoirs et les joies
Teintés de pour
Teintés de quoi
Surtout teintés
De pourquoi pas ?

LEVANAH

Il était une fois,
La jolie córeczka
Levanah Szpilmana,
Venant de Treblinka ;
En voici son histoire,
Pour garder sa mémoire.

Rythmèrent son enfance
Les polonaises danses,
Les goûteuses pitances,
Et les sons du silence.

Ses yeux d'un azur bleu,

Limpide et orageux,

Dévorait fiévreux

Galleries, pas de deux.

Or son plus bel ami,

Grâce au grand Vivaldi

Connu à Varsovie

— Là où elle grandit —,

Était un violon,

Le roi de ses saisons...

Tous les soirs l'instrument

Heureux louait le temps !

Tous les soirs l'instrument

Chantait l'ode au Printemps !

Tous les soirs ils jouaient,

D'Italie ils rêvaient,

Tous les soirs ils disaient

— leur Été juste après — :

« Pourquoi n'irions-nous pas

Jouer ensemble là-bas ? »...

C'était en mil neuf cent

quarante.

Pourquoi n'irions-nous pas

Jouer ensemble là-bas

Tous les soirs ils parlaient

Tous les soirs ils valsaient

Tous les soirs ils riaient

Tous les soirs ils-

Tous les soirs ils-

Tous les soirs ils... !

car tombée fut la nuit,
lorsqu'après vénerie,
le ciel devenu suie
étouffa
les rêves.
ces petits doigts pleurèrent
quand les joies de naguère
loin de là s'envolèrent
(adieu
trêves).
« ce sont les Allemands »
expliquaient les parents
— malgré eux larmoyants —
de Levanah...
Vivaldi s'envolait
l'Italie s'enflammait
le « Pourquoi pas ? » mourrait...
nie nie nie !
c'était en mil neuf cent
quarante deux pourtant
Levanah doigts d'argent
essuyait
les larmes sur ses joues
et pensait à ce « nous »
qui toujours malgré tout
l'égayait
encore pourquoi pas
se disait Szpilmana
encore pourquoi pas
sur les rails
maintenant ma **ceinture**
tombe sur mes chaussures
L'Automne annonce sûr
la mitraille
mais arrivant ici
c'est L'Hiver que j'ourdis
(entre deux petits cris)
siffloté
par un bien grand soldat
qui portait une croix
gammée et je lus là
treblinka
dis, mon violon, une dernière fois...
« Pourquoi pas ? »

Merci à nos participants:

ABRIK Adam; AFIF Cham; AÏT-LAKBIR Yanis; ALBAC Françoise; ALLACHE Clothilde; ALVES DOS SANTOS Lola; ANDERSON Anaïg; ARMAND SCHAAR Dominique; AUGUSTIN Charlize; AZRIA Aaron; AZRIA Sarah; BARBARE Louis; BARBIER Jean-Marie; BARLA Karine; BECUWE Mathurine; BEDIER Louna; BENASSER Lakhdar; BENKHALED Nasrine; BERNARD-GIEN Juliette; BERTRAND Aude; BERZAL Yanis; BETSCHART Lou; BEUNIER Julie; BLACHON Laëtitia; BLANGER Anthony; BLONDEL Véronique; BODIN Constance; BOIVIN Noa; BONNAUD Patricia; BOTTE Aurélie; BOTTE Marie-Pierre; BOTTE Raphaële; BOUBAY Jean-Pierre; BOUILLON Jocelyne; BOULANGER Jeanne; BOURGUETOU Michèle; BOURSIER Sophie; BOURSIER Vanessa; BOUSQUET Mathilde; BOUSSADI Jihenne; BOUTOUX Emily; BOVY Claire; BREHAMEL Marine; BRUNNEVALLE Martine; CAMBAY Auxence; CAMUS Clémence; CARDI Christelle; CELLARIUS Louise; CHAPTAL Ludovic; CHARIER Camille; CHARRENTON Eve; CHEVALLIER Jacqueline; CHIPAUX Isabelle; CHOJKA Sophie; CHOUX Clémence; CINEUS Mario; CLAUDEL Lucy; CLAUDEPIERRE William; CORNU Ondine; COUTAREL Serge; COUVEZ Lucile; CUBIZOLLES Charlotte; DA CUNHA Clara; DANIELOU Dewi; DARRIBAU Clara; DE GRANDE PUJOS Célia; DE JESUS CARPIO Diego; DEBART-PETIT Zoé; DELARUE Constance; DEMARLY Carla; DENECHÉAU Laëtitia; DEVISMES Laurent; DEVODDERE Rémy; DIEBOLD Luc; DOURLÉN Elise; EGO Quentin; EL GMILI Chahine; FACELINA Elodie; FAVENTIN Jacqueline; FLANDRIN-OLIVIER Eitan; FORTI Aurélie; FOUQUE-BERTHELOT Lou; FRAPART Manon; FRERE Cécile; GAUTIER Marthe; GAYOT Guillaume; GERARD Shana; GLACON Paul; GONIAUX Joëlle; GONIAUX Patrice; GOURGUE Elodie; GROSJEAN Elodie; GUIZANI Waël

HELARY Maxence; HELARY Romane; HENNION Nathalie; HENRIQUES Thaïs; HEURTEUR Elina; HFIANE Nyssma; HIRON Monique; IBILOYE Dorothy; JACQUIER-BARTEL Isabelle; JEAN Matiss; JEAN Ysaline; JEGOUX Mathilde; JOVET Athénaïs; JULIEN Anna; KOPP Melvin; LABALETTE Anaïs; LABYLLE Naomi; LAMINE Yarina; LAMPS Philippe; LANGLET Mattéo; LAPALME Aymerick; LAPORTE Camille; LECAS Martin; LEFEBVRE-BARRE Louane; LEFEVRE Miguel; LEIRIS Liam; LELARDOUX Bastian; LEPART-MEERTENS Hanaé; LEPOETRE Aurélien; LETHIELLEUX Fantine; LETRAIN Maëlle; LIEDORP Alissa; LINARD Serge; LOUREIRO Timéo; MAILLOT Lola; MALFOY Raphaël; MANGOTHO Franck Willy; MANTEAU Gilles; MARANDON Clémence; MARTINOT Olympe; MARTY Loïc; MARZI Ramane; MASSA Diane; MASUREEL Astrid; MATHIEU William; MELAIN Meïwan; MERCIER Louison; MEREUX Orlane; MICHEL Jeanne; MIDOUX Léo; MIGNON Yoan; MINETTE Lindsay; MPIA NGOLO MAKOKELE Lucas; MUTEBA Nina; NGUYEN Léonore; NOE Tessa; NOEL Alain; NOEL Léa; OKADI Lina; OUANID Nadine; PAILLET Jean-Charles; PALIGOT GRIMAL Sylvie; PARISOT Romuald; PEHAIBE-BLAVIER Tom; PERIANDRE Ryan; PEYROUNY Paul; PICARDIN Eloïse; PILLE Gilbert; POITOU Kloé; POMMIER GOBLED Tom; POPINEAU Flavien; POPPE Lionel; POTART Maëlysse; RANDRIANARIVONJY Eddy; REDOUTE Nélia; REIGNIER Anaé; RENAULT Fannie; REPEL Marie-Claire; RICHARD Enora; RIOU Marie-Thérèse; ROBERT Maxime; ROGER Héloïse; ROLAND Jeanne; ROSINA VELASCO Enzo; ROUZE Laurent; RUGIGANA Nsanzimana; SABATTE Jessica; SALGUEIRO GONSALVES Eva; SALVE Lauralie; SCHMITT Martine; SCHMITT-CARDE; SCHUMACHER Amélie; SERVELLE Victoria; SIFFERLIN Maëlle; SILLION Marion; SOUCHON Joseph; TALARCZYK Ryan; TARDIVEAU Alain; TEROSIER Rodrigue; TI-JOSEPH Océane; VERET Christine; VERGNAUD Béatrice; VERGNEAU Zoé; VIAL Victoria; VIVIER Luna; ZINCQ Axel; ZISKA Madison

Merci à nos partenaires:

3...à la ligne; Abbaye de Chaalis; Abbaye de Royaumont; ABS; Actes Sud; Association des Commerçants de Senlis; Chantilly-Senlis Tourisme; Cinéma de Senlis; Editions courtes et longues; Espace Germinal; Festival théâtral de Coye-la-Forêt; Géant des beaux-arts; Historia; Les Adex; Le Verbe et l'Objet; Les rêveries dans la thèière; Librairie Saint Pierre; Pavillon de Manse; PNR Oise Pays de France; RAGEOT; Samara; Top Office

Merci pour leur aide à :

Alexandre; Alicia; Anne-Sophie; Ayden; Béatrice; Camille; Catherine G; Catherine J; Caureen; Cécile; Charlie; Charline; Claudine; Cyprien; Delphine; Dominique; Elias; Elisabeth; Emmanuelle; Enzo; François; Françoise; Frédérique; Gabrielle; Gaël; Geneviève, Géraldine; Ghislaine; Gwenaël; Isabelle G; Isabelle V; Janette; Jean-Gabriel; Jérémy; Julianna; Julien; Laurent; Lena; Léo; Lou; Louis; Lydie; Mallaury; Manon; Marie-Christine; Martine D; Mathis; Nathan; Martine P; Michèle; Peggy; Robert; Sébastien; Stéphane

Merci aux établissements scolaires:

Collèges Albéric Magnard, Fontaine des Prés, Anne-Marie Javouhey
Lycées Saint-Vincent, Amyot d'Inville, Hugues Capet

Et à tous les professeurs, documentalistes et référents culturels qui ont aidé à la diffusion du concours: Cécile, Delphine, Florence, Emmanuelle, Lydie, Sébastien, Sylvie...

